



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

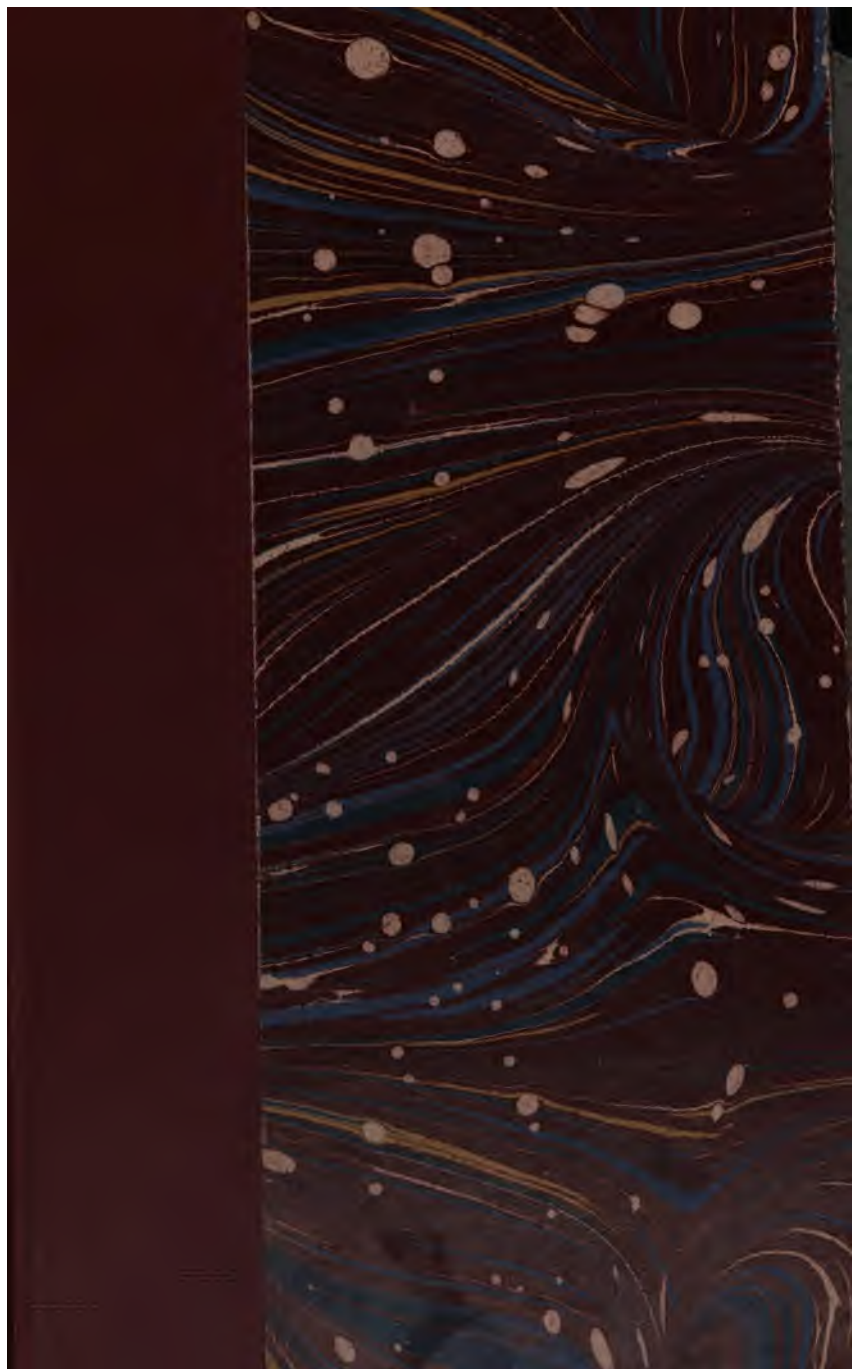
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Fr. II B, 205



M É M O I R E S

D'UNE

DEMOISELLE DE QUALITÉ.



UNE SEULE FAUTE,
OU
LES MÉMOIRES
D'UNE
DEMOISELLE DE QUALITÉ.

PREMIÈRE PARTIE.



A BRUXELLES;

Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, libraire, Hôtel de Coëtlosquet,
rue Hautefeuille, N.º 20.

ET A STRASBOURG, A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE;

1788.





AVERTISSEMENT.

MONTESQUIEU & Voltaire nous ont appris qu'un roman pouvoit fervir d'asile à la raison & à la morale, comme tout autre ouvrage. Les lecteurs ne l'ont pas tout-à-fait oublié; mais ils pourroient s'en ressouvenir plus souvent, & ne pas abandonner ces sortes de compositions aux personnes qui lisent uniquement pour se distraire.

Les travaux continuels de la société laissent à bien peu de gens le loisir d'étudier les hommes dans les méditations pro-

I.^{re} Partie.

a

ij **AVERTISSEMENT.**

fondes des philosophes : il faut faire trouver la vérité sur les pas de ceux qui n'ont que des instans à donner à la culture de l'esprit. Dans les rencontres multipliées & ménagées avec adresse, il y aura occasion de s'appercevoir combien le commerce de la vérité est doux & utile, & peu à peu l'on fera quelques conquêtes sur l'insouciance & la frivolité.

Richardson, Fielding, Prévot, Rousseau, ont imprimé tant de force à la peinture des passions, qu'on risque de demeurer au-dessous de leurs tableaux. Chez Crébillon, Dorat, M. de la Clos, Madame de Beaumont, on trouve aussi

AVERTISSEMENT. iij
des Lovelaces : mais ces auteurs estimables n'ont pas même égalé les modèles anglois. Le héros des *Liaisons dangereuses* est celui qui en approche le plus. On ne peut cependant refuser aux successeurs des Villiedieu, des la Fayette, & des Tencins, de l'esprit, des grâces, une douce chaleur. C'est, je crois, ce qui caractérise les peintres modernes des humaines foibleffes.

Je n'ai, certes, pas l'orgueil de me placer après eux ; mais tout homme qui travaille beaucoup dans un genre se propose un but. Le mien est de faire aimer la raison, d'éloigner de la société bruyante, & de faire re-

iv AVERTISSEMENT.

chercher la solitude amie des vertus. J'aspire encore à procurer aux vieillards les hommages dûs à l'expérience. Sur la scène & dans la vie sociale, ils sont rarement à la place que leur marque la nature. Ils l'achètent assez cher pour ne pas la leur disputer. Ceux d'entre eux qui ont sauvé la douceur & la gaieté des maladies, avant-coureuses de la destruction, méritent nos soins, nos respects & notre amour.

Il y a des romans qu'on m'a attribués, & dont je ne suis pas l'auteur. On a mis à d'autres de prétendues clefs, & désigné des personnes, qui auroient donné lieu à des contrefens si

AVERTISSEMENT. V

je les eusse eues en vue. La plupart ne pouvoient pas supporter l'examen minutieux de la censure de Paris; de là la nécessité d'avoir recours aux presses étrangères, & le malheur de se voir défigurer au point qu'il y a des pages entières d'oubliées.

• On m'a reproché des portraits trop ressemblans, c'est-à-dire, calqués sur des personnes existantes dans la société: rien n'est plus vrai. Mes portraits ne sont point d'imagination. Pourquoi ne pas peindre d'après nature? Quand même quelques personnes perdroient à cette exposition, est-elle moins permise? Depuis quand le

vj AVERTISSEMENT.

ridicule & le vice méritent-ils tant de ménagemens ? Cette manière de donner quelques avis falutaires n'a pas la dureté de la fatyre, & dès-lors peut produire un meilleur effet. Doit-on beaucoup d'égards à un despote, jetant dans les fers une folle qui n'eut d'autre tort que celui de s'appercevoir enfin des manières dégoûtantes d'un amant sans délicatesse, & un jeune gentilhomme qui n'a à se reprocher que d'avoir été sensible ? & si les Anglois, grands faiseurs de caractères, se permettent de représenter ce même homme, allant sans tête à une expédition ridicule, & en revenant avec un pied de nez,

AVERTISSEMENT. vij
pourquoi ne pouvons-nous pas
rire un instant d'un éclopé de
Cythère ?

Doit-on beaucoup d'égards
à une troupe de gens , dont le
métier est de faire des dupes ,
& qui , abusant , tantôt des se-
crets de la physique, tantôt de
l'ignorante crédulité de leurs
semblables , nous proposent
des ridicules merveilles, & en-
treprennent un nouveau genre
d'apostolat ? Chacun ne doit-il
pas combattre l'erreur avec les
armes qui lui sont propres ?
Ainsi je me dois, ou du moins
crois me devoir peu de repro-
ches sur ma méthode.

Quant au style, il doit être
incorrect. Ce n'est pas qu'il soit

viii AVERTISSEMENT.
négligé : mais j'occupe mes lo-
sirs loin de la capitale ; & c'est
là où le dieu du goût a élevé
son temple ; c'est là où la criti-
que vous rend difficile, même
sur vos productions : & par-
tout ailleurs il est bien rare d'être
pur, harmonieux, élégant.



UNE



UNE SEULE FAUTE,

OU

LES MÉMOIRES

D'UNE

DEMOISELLE DE QUALITÉ.

JE respecte trop les auteurs de mes jours pour les nommer. Si c'étoit une consolation d'écrire ces mémoires, peut-être est-ce une imprudence de les publier. Je ne puis aspirer qu'à l'indulgence ; or, il est cruel de regarder un mouvement de compassion comme un bienfait. J'atteste le ciel cependant que, malgré

I.^e Partie.

A

mes erreurs, il existe au fond de mon ame un sentiment, qui m'excuse du moins, s'il ne m'absout pas. En le développant, je regagnerai peut-être quelques suffrages. Ah! c'est beaucoup pour celle qui n'ose demander de l'estime.

Je naquis à Saumur l'an mil sept cent soixante-deux, de parens nobles & même assez aisés, ce qui est rare encore dans cette ville. La musique, la lecture, le dessin firent la principale partie de mon éducation. Les talens excitent le desir de briller, & du desir de briller à celui de plaire il n'y a qu'un pas. Mon père passoit la plus grande partie de l'année dans sa terre, aimant la chasse avec passion, habitant des bois, qu'il ne quittoit que pour la table & la gazette. Lorsque ce plaisir, qui ne fut jamais celui des grands hommes ou des gens d'esprit, est poussé trop loin, il émousse les goûts délicats & rend

étranger à de plus douces sensations. Ma mère partageoit sa vie entre des visites oiseuses, le jeu, qu'elle appelloit le commerce des gens de qualité, la médifance, à laquelle on se prête en la condamnant, la parure, dont on se fait une agréable nécessité, & quelques devoirs de religion qui légitiment tout le reste : d'ailleurs dominant son mari, qui lui supposoit toutes les vertus, parce qu'elle avoit été fidelle. J'avois aussi deux sœurs, mais qui m'étoient presque incon nues, parce qu'au sortir de l'enfance elles étoient passées dans un couvent. Mais mon père avoit ouvert sa maison à une parente orpheline, disgraciée de la nature, oubliée de la fortune, malheureuse ; & dès-lors intéressante. Je lui dois les plus doux instans de ma vie.

Au penchant naturel que j'avois pour les talens agréables se joignoit l'espoir qu'ils doubleroit l'effet

des distractions ? Heureusement un secret aussi ridicule devoit mourir dans mon cœur, où il étoit né. Que les philosophes qui se vantent de tout expliquer, nous apprennent donc la cause de cette impérieuse attraction vers un être presque étranger !

M. de Belval, de son côté, avoit appris ma passion pour le plus consolant des arts. C'est sans doute ce qui me valut une attention de sa part. Il fit un choix de ce qu'il avoit de plus nouveau dans son portefeuille, & m'envoya les morceaux les plus parfaits de Paësiello, de Piccini, de Cimarosa, de Sarti. Je reçus le présent comme on reçoit une déclaration, avec du trouble dans mon cœur & de l'embaras sur ma physionomie. Il est vrai qu'un billet accompagnoit les ariettes. „ A dater de ce moment, „ disoit-il, je vais mériter le bon- „ heur d'entendre un jour de votre „ belle bouche les airs que j'ose met-

» tre aujourd'hui sous vos yeux. »

Les soins font les interprètes du cœur. Ceux de M. de Belval me parurent sincères. Je me flattois qu'ils seroient désintéressés. Quand on est favorablement disposé pour celui qui aspire à nous plaire, on lui prête les qualités les plus rares comme les intentions les plus pures ; & dans cette douce erreur on justifie à ses yeux le danger de s'en occuper sans cesse.

Mes efforts, pour cacher la nouvelle situation de mon ame, alloient livrer mon secret à mes sœurs, lorsque ma cousine, qui l'avoit déjà deviné, m'amena à un épanchement qui foulagea mon cœur & me rendit plus maîtresse de ma physionomie. Nous l'appellerons désormais Adélaïde. La nature, qui distribue à son gré les talens & les vertus ; les imperfections & les disgraces ; lui avoit donné l'art de saisir les objets sous

leur vrai point de vue. Sans pédanterie, elle ne pouvoit jamais résister aux austères conseils de la prudence. Un commerce sûr, une amitié à l'épreuve, remplaçoient chez elle les graces de l'amabilité. Je vois se former, me dit-elle, les orages d'une première passion, prête à porter ses ravages dans une ame neuve & ouverte à tous les charmes de la sensibilité. Vous allez entrer dans un nouvel ordre de choses. Le sommeil, la raison, la douceur, les plaisirs qui font toujours nouveaux, dès qu'ils font innocens, ne seront plus à votre usage. Un inconnu, bon peut-être, mais vraisemblablement égoïste & plus amoureux que tendre, va commander à vos sensations, embellir l'avenir à vos yeux, exiger toute espèce de sacrifice. D'abord esclave, bientôt il devient maître & plus encore s'il l'ose. Les auteurs de vos jours vous paroîtront des tyrans; vos

sœurs , des surveillantes incommodes ; les domestiques , des espions gagés ; vos devoirs , un tourment ; la vertu , un fardeau ; l'innocence , une victime de tous les temps destinée à l'amour. Déchirée par les remords , éveillée par les craintes , épouvantée de l'exemple des martyrs de la perfidie , de continuelles alarmes remplaceront la douce fécurité de l'enfance. Les regrets ne tarderont pas à s'emparer de votre ame imprudente. Eh ! qui oseroit envifager tous les malheurs qui fuivront ? Oh ! ma tendre amie , m'écriai-je , affranchifons-nous de tant de maux. Invoquons tout-à-la-fois , le ciel , la nature , la raifon , l'amitié , la vertu. Le ciel doit au moins de la pitié à la foibleffe & de l'indulgence au repentir. Non , je fuirai le danger.

Sans doute le ciel , la raifon & l'amitié devroient fournir des armes victorieufes ; mais tout échoue con-

tre l'amour, le maître & peut-être le père de la nature. Vous verrez l'abyme & vous vous y précipiterez. Vos erreurs vous feront chères & viendront à bout de déshonorer la vérité, même à vos yeux. Dans les ames communes, l'amour n'est qu'une foiblesse; dans les ames fortes, c'est le soulèvement de toutes les passions. La fureur, le désespoir, la jalousie, s'emparement tour-à-tour d'une ame qui s'affaîtera sous le poids de ses maux. Vous éprouverez les lâchetés de l'ingratitude, les noirceurs de la calomnie, la malignité des ames envieuses, & le plus grand des maux, la perfidie de l'abandon, dans un moment où le reste de la terre vous repoussera, & où vous aurez besoin de tout le monde. Seule avec le déshonneur, vous serez forcée de composer avec la nécessité. Je devois vous présenter une fois ces tableaux cruels; il en est temps encore; démentez

mes horribles présages. Si la passion triomphe, songez que je ne vous ai pas offert l'image du précipice pour avoir un prétexte odieux de vous accuser & de me retirer. Vous me trouverez pour vous aider du moins à supporter les maux que ma tendresse n'aura pu prévenir.

Lorsque la réflexion eut remplacé les premiers momens d'alarmes & de sensibilité, je me trouvois effrayée, mais non pas convaincue; il me sembloit qu'il y avoit encore des maux au-dessus de ceux qu'on m'annonçoit. Eh! quels étoient ces maux? Renoncer à un être inconnu, qui vraisemblablement vouloit se distraire & non s'attacher. Je comprends que le récit de mes sensations paroitra chimérique à bien des lecteurs; mais il est des ames qui entendront mon langage.

Cependant les talens de M. de Belval commençoient à faire bruit. Il

tâche de connoître les amateurs de musique, & demande la permission d'affister à un concert que donnoit tous les mercredis M. de S. Valais, gouverneur du château de Saumur; on l'accepta avec empressement.

Depuis deux ans je faisois à-peu-près les honneurs & les frais de ce concert. Je m'y rends comme à l'ordinaire. M. de Belval ne tarde pas à paroître. Il est difficile, je ne dis pas d'étaler, mais de laisser voir autant de grâces. La figure, la taille, le maintien, la parure, le regard, le sourire, les mouvemens, la noblesse, la facilité, le son de voix; il possédoit tout. On le pria de se faire entendre. Il chanta une ariette dont les paroles étoient du moins adroitement choisies, si elles n'avoient pas été composées exprès. C'est trop d'avoir à se défendre à-la-fois de la féduction des vers, de l'expression du chant & du langage des yeux; aussi

ne fauvai-je mon embarras qu'à la faveur du clavecin sur lequel je l'accompagnois. Quand on me demandoit comment je trouvois sa voix, je n'osois la louer, comme si déjà j'étois intéressée à ses succès. Sur la fin du concert il me proposa un duo. J'accepte, il me remet ma partie, & comme je la parcourois des yeux, je lis au haut de la page ; „ Ce que „ je vais chanter est l'expression de „ mon cœur. Je n'ai trouvé que ce „ moyen de vous dire que le bon- „ heur de ma vie est dans vos mains : „ si vous me laissez quelque espoir, „ vous direz la troisième partie ; si „ je suis haï, nous nous en tien- „ drons aux deux premiers mor- „ ceaux. „ Après avoir lu ces mots, j'éprouvai un saisissement involontaire & un tremblement universel. J'étois certaine de ne pas aller à la quatrième mesure. Je lui dis à voix basse : Monsieur, ce que vous voulez

que je fasse est bien difficile à la première vue. Des spectateurs, cruellement officieux, assurent que je suis trop modeste, & qu'il ne faut pas m'en croire. J'ajoute : ne pourrions-nous pas, Monsieur, commencer par un air plus aisé ? Il répond, que si je daigne lui accorder quelque confiance, il me soutiendra dans les passages difficiles. Ce débat, qui devoit long pour les spectateurs, fut terminé par mon père qui, se levant, dit, voyons donc si ce morceau exige tant de science. A ce mot, j'avertis le premier violon de commencer, bien décidée à me borner aux deux premières parties. La voix de Belval, l'expression de son chant, ses silences me firent oublier les derniers fermens que je faisois à la vertu. Je chantai tout ; & sans doute que je ne chantai pas mal, puisque les spectateurs se réunirent pour nous prier de répéter ce duo. Ce moment de la

plus douce félicité est l'époque de tous mes malheurs.

Dans les applaudissemens qu'on nous prodigua, on redisoit de cent façons que jamais deux voix n'avoient été si bien organisées pour chanter ensemble. Ces mots, perdus pour la multitude, électrisoient les regards qui se trouvoient alors fixés sur moi & redoubloient mon embarras. Au reste, cet embarras étoit moins la timidité d'un cœur ingénu que le tremblement à l'aspect d'un grand péril. Lorsque je lui rendis sa partie, il me remercia avec un trouble qui acheva de me perdre. Sa physionomie respiroit le bonheur. Il n'avoit pas l'air de triompher, mais de naître à la félicité.

Que les momens me paroissent longs ! J'aspirois à celui d'être seule ; je me disois, je veux m'armer contre ma foiblesse, & dans le vrai, je ne voulois que m'occuper de mon bon-

heur. C'est le propre de l'amour de nous promener d'illusions en illusions. Je me fis un plan, & sur-tout je fis un double serment à la vertu, de ne jamais écrire à Belval & de ne point accepter de visites. J'étois de bonne foi avec moi-même. Je m'attendois qu'il m'écrirait, mais je jurois à la prudence de ne pas répondre. Je reçus en effet un billet. Ni les projets, ni l'espérance ne perçoient. C'étoit un homme qui vouloit être aimé, mais qui ne confondoit pas une heureuse disposition en sa faveur avec un sentiment déjà formé. Mon amour-propre n'étoit nullement humilié, parce que ses aveux ne supposoient pas mon cœur déjà complice de ses projets. Un seul passage de sa lettre m'embarassoit.

„ La raison qui m'a, conduit dans
 „ cet heureux séjour, dépose contre moi ; je voudrois trouver un
 „ moyen de vous instruire de mes
 „ malheurs,

„ malheurs ; afin que vous vissiez
 „ qu'on doit quelque estime, même
 „ à ceux qui sont frappés du glaive
 „ de l'autorité. Je vous proposerois
 „ la maison de madame de S. Valais ;
 „ mais je ne puis dire à personne ,
 „ & à vous moins qu'à qui que ce
 „ soit, les raisons qui me l'inter-
 „ disent. Il y a peu de gens que le
 „ malheur intéresse ; & vos sœurs,
 „ quoique fort aimables , ne con-
 „ noissent guères le langage de l'in-
 „ nocence malheureuse. „ Je sentoie
 qu'il avoit raison. L'amour ne se fait
 écouter avec intérêt que de ceux qui
 retrouvent l'histoire de leur cœur dans
 celle des autres. Je lui fis savoir pour
 réponse, qu'Adélaïde & moi nous
 nous promènerions le lendemain
 dans un lieu qu'on nommoit *les Til-*
leuls. Nous y fûmes sous les yeux
 d'une bonne parente, dont l'âge &
 la réputation étoient une sauvegarde
 contre la médifance. Nous vîmes en

I.^e Partie.

B

effet venir M. de Belval. Il tenoit un livre à la main. Adélaïde prépara ma tante à être accostée. Les femmes honnêtes ne soupçonnent rien : celle-ci n'épia pas nos regards ; & la conversation étant tombée sur la cause de l'exil de M. de Belval, il nous la raconta en ces mots.

» La nature m'a donné en un seul don ce qu'elle partage aux autres hommes en vingt lots différens. Ils reçoivent de l'esprit, du tact, de la grâce ; je n'ai obtenu que de la sensibilité ou plutôt une ame de feu, qui ne connoît de bonheur que celui d'aimer. Dès l'âge le plus tendre, indifférent aux fêtes, à la parure, au plaisir de briller, des desirs dont je ne pouvois me rendre compte, le besoin d'inspirer de l'intérêt, étoient les seuls alimens de mon cœur ouvert à un seul sentiment. La timidité, qui naît de la connoissance de ce qui nous manque, m'occasioit de

continuelles railleries de la part de mes camarades. Je ne savois pas répondre, fans doute ; mais il existoit au-dedans de moi-même une disposition que je préférois à tout ce qu'ils appeloient des plaisirs.

» Tel étoit l'état de mon ame, lorsque la société me mit à même de connoître mademoiselle de V.... Permettez-moi de cacher son nom sous celui d'Augustine. Elle n'avoit pour elle que l'élégance de la taille & le charme des regards. Ce que je sentoient n'étoit autre chose que le besoin de la voir ; & son opinion avoit sur moi un empire que donne l'habitude d'avoir toujours raison, & de la cacher sous les dehors du doute & d'une obligeante défiance. Monsieur de Rozanes, que sa fortune mettoit à même de choisir, demanda sa main. Cette nouvelle fit sur moi l'effet de la foudre. Un mouvement de fureur souleva mes esprits. Revenu du coup,

je descendis dans mon cœur pour y chercher la cause d'une jalousie si déplacée, & je découvris que j'ignorois mon état. Jusqu'à ce moment ce n'étoit qu'une inquiétude mêlée de quelque espoir ; mais lorsque j'appris les succès de M. de Rozanes, je tombai dans ce chagrin profond, avant-coureur de la démence, & je voulois rendre le triste présent de la vie à l'Être immortel, à qui j'avois l'audace impie de reprocher mon malheur.

»Au milieu des agitations qui me troubloient, une idée vint luire un instant à mon ame défolée, comme quelquefois dans un jour d'orage le soleil se montre un instant à la terre tourmentée par la foudre ou les aquilons. Augustine ignore, me disois-je, le feu qu'elle allume. Peut-être aura-t-elle pitié de son ouvrage ! Je vole lui peindre les tourmens auxquels elle me livre. Sans doute l'a-

mour mit ses transports dans mon
 récit ; je vis des larmes s'échapper
 de ses yeux attendris, & sans son-
 ger que la compassion les fait couler
 comme l'amour, je m'abandonnois
 aux charmes décevans de l'espérance,
 lorsqu'elle me dit ces mots, qui ja-
 mais ne sortiront de ma mémoire :
 „ Ce n'est pas à l'amour que je me
 „ donne. Si j'avois pu disposer de
 „ mon cœur, un seul homme l'eût
 „ possédé. Mais je suis sans fortune,
 „ & je peux verser l'abondance sur
 „ les vieux jours d'un père & d'une
 „ mère que je chéris. Cette pensée,
 „ si douce à mon cœur, me fait
 „ tomber avec reconnoissance aux
 „ pieds de l'hymen. Il me semble
 „ qu'aujourd'hui ce dieu se récon-
 „ cilie avec les hommes ; ce ne fera
 „ pas vous Belval qui voudrez m'en-
 „ lever le honneur de remplir un
 „ devoir cher & sacré. „ Le ton qui
 accompagnoit ces paroles, le senti-

ment de la nature qui en impose fièrement à tous les autres, suspendit pour un moment même celui qui me dévorait ; tant est puissante l'impression de l'amour filial sur les âmes pures. Dans le délire de l'admiration, j'eus le courage barbare d'applaudir à son sacrifice, & je la quittai rempli de cet amour héroïque qui fait estimer les grandes actions. Mais quelques heures après, cette effervescence étant calmée, je contemplai avec effroi l'horrible néant dans lequel j'allois tomber. Alors la nature entière sembla s'éloigner de moi. Le déchirement de l'âme fut affreux, & tout ce qui resta dans cette âme violente & accablée de plus de maux qu'elle n'en pouvoit supporter, c'est qu'il m'étoit également impossible de perdre & de posséder Augustine. J'éprouvois ces absences de raison qui commencent par alarmer ceux qui vous entourent & finissent par

les attrister. Je ne la recouvrai que pour prévoir mon état futur. Un jour, plus malheureux encore qu'à l'ordinaire, je m'échappe & vais dans un de ces tristes asyles de la dégradation de l'homme, choisir une retraite, & composer avec un des gardiens de notre espèce, quand la société est obligée de nous rejeter de son sein. Un état si digne de compassion ne fut pas long-temps ignoré. Le mariage d'Augustine approchoit ; mon père ne voulut pas que j'en fusse le témoin, & m'ordonna de partir pour une de ses terres. Je défobéis. On me surprit avec des armes, & la prudence des deux pères sollicita & obtint une lettre de cachet qui m'a transporté dans cette ville. J'y ai appris qu'Augustine n'étoit plus à elle. J'ai employé un mois à recouvrer ma raison. J'y ai réussi. Cette femme n'est plus dans mon cœur ; mais ce cœur ne peut se fermer au desir d'ai-

mer, & je le fens prêt à transporter sur un autre objet le feu qui le dévore. Mes infomnies me reprennent, cette nouvelle image me poursuit; & victime encore une fois de l'amour & de ses fureurs, j'ignore le fort que ce dieu me réserve. »

En prononçant ces derniers mots, Belval me regardoit d'un air si douloureusement vrai, que machinalement je lui ferrai la main comme si j'étois destinée à réparer ses malheurs. Si ce mouvement est condamnable, qu'on me le pardonne, il étoit presque involontaire. Les grandes secouffes de l'ame ne permettent pas de s'affujettir aux convenances. Adélaïde, qui jusques-là n'avoit osé se confier à M. de Belval, écouta ce récit avec une attention mêlée de respect; & l'idée qu'elle conçut de cet homme n'influa pas peu sur l'abandon que je lui fis dès-lors de tous mes sentimens. L'écueil de toutes les

femmes honnêtes & sensibles est la persuasion d'être aimée. On résiste aux hommages, aux sermens, aux transports; mais on cède à la flatteuse certitude de régner dans le cœur de celui qui vient faire gloire de sa défaite. Dès-lors je ne pris plus la peine de cacher une impression qui faisoit mon bonheur. Belval n'exigeoit ni aveu, ni preuves, ni sacrifices; il ne vouloit qu'un cœur. Celle qui le refuse, soupçonne sans doute qu'il est le gage d'un présent moins estimable.

Cependant la calomnie, qui ne respecte pas même l'infortune, fit parvenir à Saumur des anecdotes affreuses sur M. de Belval. L'extrême dérangement de ses affaires étoit le moindre de ses torts; fils ingrat, frère incestueux, ami perfide, ses vices n'avoient pas laissé à son père une autre voie que celle d'invoquer l'autorité ! On connoît l'adroite &

cruelle malignité des fots défoccupés. Bientôt les hommes que les femmes quittent, les prudes dévotes, les magistrats pédans distribuent, accréditent, empoisonnent les honteux détails, qui, pour quelques jours, troublent l'oifive uniformité des petites villes. On fait qu'on commence par croire avant d'écouter, par condamner avant de juger. Témoin de ces injustices, & forcée de prêter l'oreille à des récits que je ne pouvois nier fans me trahir & entendre fans fureur, mon fecret fut bientôt à la merci de quiconque eut quelque intérêt à le furprendre. Ma mère m'ordonna de renvoyer la mufique à M. de Belval, & congédia mon maître. M. de S. Valais interrompit fes concerts ; toutes les portes furent fermées à un jeune infortuné qui, s'il avoit été coupable, venoit peut-être fe jeter dans les bras du repentir, ou qui, s'il étoit innocent, apprit de

bonne heure à détester ses semblables. Les injustices dont il étoit la victime, la difficulté ou presque l'impossibilité de le voir, donnèrent à ma passion une nouvelle violence. C'est au ciel même que je me plaignois des sévérités d'un père; preuve que mon cœur étoit bien innocent. Il me restoit une consolation. Je passois les nuits avec Adélaïde à parler de mes maux. L'unique moyen de les adoucir est de les favoriser sans cesse. Ma mère, soupçonneuse, crut dangereux les conseils de cette amie sage & malheureuse, & malgré la pauvreté, titre si sacré aux yeux des personnes délicates, elle fut éloignée & rendue à une tante, qui terminoit, dans l'obscurité d'un gros bourg, une vie qu'avoient long-temps empoisonnée la honte & le chagrin.

Ce dernier trait m'alarmoit sur l'avenir & sembloit me rendre équivoque ce sentiment que la nature inf-

pire, dit - on, dans les cœurs pour les auteurs de nos jours. Il étoit des momens où je ne croyois plus à leur tendresse, & où je cherchois inutilement la mienne dans une ame accablée.

Belval, ne pouvant deviner la cause du changement subit, qu'il voyoit fans le croire, tâche de remonter à la source & la trouve dans les calomnies semées contre lui. Le ressentiment de l'amour-propre se joignant aux fureurs de l'amour persécuté, il médite une vengeance éclatante. Mais, contre qui la diriger ? Celui qui s'étoit expliqué le plus hautement & le plus défagréablement sur son compte, hélas ! c'étoit mon père, non par haine, mais par foiblesse ; mais pour montrer combien peu sa famille étoit complice des assiduités de Belval. Un pareil ennemi étoit respectable. Mais j'avois un parent qui avoit tous les travers de

la jeuneſſe fans en avoir les grâces ; Caton prématuré, fou de ſang froid, un de ces enfans qui grandiffent fans ſe former, & dont les ridicules même font d'un genre inſupportable. Son regard avoit l'air d'inſulter à la poſition de Belval. Une querelle affez légère précéda de quelques heures un duel, où avant d'avoir eu ſeulement le temps de ſe battre, ils ſe virent entourés de gens qui les ſéparèrent & les conduifirent chacun dans une priſon.

Cette affreufe nouvelle me parvint quelques minutes après, & me jeta dans un abattement qui m'eût conduite à l'*hébétation* ſ'il eût duré plus long-temps. Je n'avois perſonne à qui me confier. Mes ſœurs affectoient une gaieté froide ou un ſilence profond ſur une affaire qui étoit dans la bouche de tout le monde ; Adélaïde m'écrivait des lettres remplies de ſes propres ſouffrances ; enfin au

milieu de tant de monde, j'étois seule dans la nature, sans même apercevoir le terme de mes maux. On avoit la barbare adresse de répéter souvent devant moi qu'une captivité de vingt ans pouvoit seule expier le duel. Une seule idée m'occupoit : c'étoit de la briser, cette captivité. Je n'ose raconter l'affreux moyen que je pouvois tenter. Celui sous la garde de qui Belval étoit, vieux militaire, peu scrupuleux, cherchoit depuis deux ans à me séduire. On peut sans orgueil se vanter d'une résistance si peu honorable. Je sentis que la liberté de Belval étoit dans mes mains, & qu'au risque même de perdre sa place, cet imprudent & vicieux vieillard fermeroit les yeux sur les tentatives qu'on feroit en faveur de son prisonnier. Mais à quel prix, juste ciel, acheter sa liberté ! Lui-même, sans doute, auroit horreur des conditions. Les lui laisser

deviner, c'étoit en tout sens empoisonner son existence ; ce ne font pas de ces objets sur lesquels on puisse & même l'on doive prendre conseil. Agitée des plus affreuses incertitudes, reculant à l'aspect du crime, d'autres fois trouvant un noble courage dans mon dévouement, le plus souvent me jetant en aveugle dans le précipice pour briser les verroux qui me séparoiert du seul être pour qui je voulusse vivre, mon imagination erroit au gré de cent idées contradictoires. J'existois au milieu des remords, de l'audace, de la crainte, de l'espoir, de la foiblesse ; mais quels que fussent les malheurs qui suivissent cette périlleuse entreprise, ils me sembloient doux au prix de l'état où je me trouvois. Vaincue par le désespoir, je résolus donc de m'immoler, & d'accompagner ensuite celui dont je rachetois les jours. J'ignore comment le

lecteur sévère foudra cet aveu. Qu'il me condamne : sans doute il le doit ; mais le ciel , qui lit dans nos âmes , fait que cette erreur du moins n'est pas un crime. Je n'en veux pour preuve que les efforts qu'il me fallut pour triompher de moi-même.

Il n'est pas en mon pouvoir de retracer ces cruels & humilians détails. Qu'il suffise au lecteur de savoir que mon amant est libre & sous la fauve-garde d'Adélaïde. Elle avoit long-temps résisté à ma voix , qui l'implorait contre mes injustes parens ; mais lorsqu'elle fut instruite de l'événement heureux & fatal , lorsqu'elle fut que la main de mon amant devoit récompenser mon courage , elle obéit à son cœur & à la nécessité , & calma des craintes mêlées de remords. Elle feignit donc une maladie grave ; je demandai & j'obtins la permission de lui porter mes soins. On croyoit Belval dans
les

les fers ; dès-lors on accorderoit fans peine ce qui m'éloignoit d'une maison dont on eût fouhaité de me bannir. Il fut concerté entre nous qu'un prêtre béniroit mes liens avec Belval, & que la nuit prêtant son ombre à nos projets, nous irions loin des pères inhumains, respirer un air plus tranquille. Adélaïde devoit conduire la barque au port. Il m'eût été plus doux, disoit-elle, de vous aimer & de vous servir fans tant de périls pour vous ; mais l'adversité est le moment de l'amitié. Puiffe l'avenir vous payer des sacrifices que vous faites !

Elle endormit la prudence de tante, décida un prêtre complaisant, & disposa tout pour le départ. La veille elle fit arriver Belval, qu'elle tenoit caché dans le village, & nous consacråmes par de mutuels sermens notre amour & nos vœux. Le premier moment qui suivit cette sainte

I.^e Partie.

C

de notre patrie, lorsqu'un accident cruel suspendit notre marche. Un postillon ivre ou mal-adroit, sur le point de nous verser, laissoit courir ses chevaux vers un précipice. Adélaïde voit le danger, s'en effraie, & machinalement se jette hors de la voiture. La roue lui cassa une cuisse. Le trouble, la peur étouffent ma voix, & nous étions déjà à quelque distance, lorsqu'enfin je me fis entendre. Je reviens sur mes pas & trouve ma malheureuse amie étendue sur la poussière sans mouvement, sans connoissance. Je vins à bout avec le postillon de la remettre dans la voiture, & nous arrivâmes à pas lents dans un village. Ce n'est que dans une mauvaise auberge qu'Adélaïde reprit connoissance & que nous fûmes la nature de son accident. J'eus la présence d'esprit de le cacher au postillon, de lui épargner tout reproche, & de faire passer le malheur de mon

amie pour un simple évanouissement. Ces précautions étoient nécessaires pour que cet événement ne se répandît pas au loin. Je m'informai de la ville la plus voisine pour y envoyer chercher un chirurgien. On nous dit qu'il y avoit à deux lieues un régiment de cavalerie en quartier, dont le chirurgien-major étoit renommé. On nous le procura ; il répara nos maux autant que son art put le permettre, & après quelques visites, il nous assura qu'au bout de quarante jours son ministère nous seroit inutile.

Cette assurance me laissa respirer un moment pour penser au sort de Belvâl. Quelle devoit être son inquiétude ? Il ne pouvoit soupçonner la cause de notre retard. Nous chercher, c'étoit se trahir, & de nouveau exposer sa liberté & la nôtre. Je lui envoyai un messager au lieu dont nous étions convenus. Redou-

blement d'inquiétudes ! il en étoit parti & avoit chargé l'hôteſſe de la maiſon où il avoit logé de nous dire, quand nous paſſerions, qu'il avoit été forcé de quitter une ville où il étoit déjà arrivé des ordres contre ſa liberté ; mais que ſous trois jours il nous enverroit un homme qui nous apprendroit le lieu de ſa réſidence. Je compris bien qu'il n'avoit pas voulu écrire, de crainte que la lettre ne tombât entre les mains de la maréchauſſée & ne ſervît d'indice pour le pourſuivre. Quel embarras ! A quoi ſe réſoudre ? Si je lui apprenois nos malheurs, il venoit nous rejoindre au péril de ſa liberté, & dès-lors cela reſſembloit à une intrigue amoureuse, qui ſans doute eût éveillé la curioſité du voifinage. Si le moindre propos arrivoit à Saurmur, la fuite ne pouvoit plus nous dérober. Le laiſſer dans l'incertitude, c'étoit l'expoſer à toutes les extrava-

gances que conseillent la crainte de perdre ce qu'on aime, ou le désespoir de s'en voir abandonné pour de légers obstacles à surmonter. J'étois obligée de renfermer dans moi-même tant de sujets d'inquiétudes. Rien ne devoit allumer le sang d'Adélaïde, déjà trop occupée des suites que pouvoit avoir son évafion, & sur-tout du chagrin légitime de sa tante, bonne, complaisante, & payée de ses soins par l'abandon, au moment où le poids de l'âge alloit lui rendre une compagne plus nécessaire. Fatal effet des passions! dans quel abyme elles nous précipitent!

Je me décidai à envoyer chercher la lettre que Belval avoit promise au bout de trois jours, & à lui mander en style énigmatique, que des obstacles avoient retardé notre départ, que je le conjurois de nous attendre au lieu où il se trouvoit, &

de faire ce dernier sacrifice à ma position. Cette lettre étoit datée du lieu où la tante d'Adélaïde faisoit son séjour, & supposoit que nous l'habitions encore.

Ces précautions prises, quelques jours s'écoulèrent dans les tourmens de l'incertitude. Des lueurs d'espoir les suspendoient un moment pour les rendre ensuite plus amers. Cependant Adélaïde commençoit à reprendre les forces de son esprit, & ses conseils, ses réflexions m'armèrent contre les événemens. Cette fille, qui avoit fait tant d'efforts pour m'arracher au sentiment impérieux de l'amour, les employoit alors à écarter le chagrin qui mène à la foiblesse. Je jouissois donc d'une forte de tranquillité, lorsque j'eus quelque raison de m'alarmer & de soupçonner que mes peines, loin d'être à leur comble, ne faisoient que de naître. Un avenir inévitable me préparoit

l'ensemble de tous les malheurs. Le plus affreux de tous eût été de rejoindre alors l'objet de tous mes vœux. Je me sentis réduite à souhaiter de ne le retrouver jamais. Je n'osai ni ne dus confier mes frayeurs à ma compagne ; il me fallut donc dévorer en secret les amertumes de mes chagrins & cacher les indices répétés de mon nouvel état. Le sacrifice affreux dont j'avois payé la liberté de Belval, avoit eu les suites les plus cruelles. Quand je lui aurois révélé à quel prix je l'avois sauvé, il ne m'en eût peut-être pas cru. Il est des fautes ou plutôt des éclats que les hommes ne savent pas pardonner ; ils se trompent eux-mêmes quand ils croient pouvoir les oublier. Où se sauver ? les déserts ne mettent pas à l'abri des poursuites. Il est des positions si accablantes, que l'on cesse de prendre soin de soi-même, & où l'on abandonne aux événe-



mens les restes humiliés & défolés de son existence.

J'attendis que la nature, qui ne manque jamais aux hommes, eût guéri ma courageuse amie, & lorsqu'elle fut en état de soutenir le récit de nos nouveaux chagrins, je lui appris à quels pleurs nous étions condamnées. Sans doute l'infortune est au comble, me répondit-elle. L'honneur, la félicité sont perdus. Il reste la vertu & le courage ; jurons de nous en servir. La solitude, l'obscurité, les privations, rien ne m'épouvante, lui répliquai-je ; mais Belval ! Belval à qui j'appartiens sans pouvoir jamais être à lui, dont il faut me séparer avant de le connoître ! Renoncer tout-à-la-fois à l'amour, à l'estime, à mon état !

Ces tristes réflexions étoient l'éternel sujet de nos entretiens. Il fallut cependant prendre un parti, & c'est au milieu du tumulte & de

la foule que nous réfolumes d'aller cacher notre misère. On est moins ignoré dans les campagnes folitaires & dans les villes les plus obscures, que dans cette bruyante capitale, où la multiplicité des événemens dérobo les détails, où l'on ne connoît que les grands noms, les grands talens & les grands crimes.

Nous arrivâmes donc à Paris feules, fans en connoître ni les reffources, ni les dangers. Nous avions recommandé à notre voiturier de nous dépofer dans une auberge peu fréquentée, où nous espérons, à l'aide d'une économie févère, nous donner le temps de chercher un genre de travail qui affurât notre existence. Il nous fervit felon nos defirs, & nous logea à l'extrémité de la rue S. Jacques. Le premier bien que nous éprouvâmes depuis notre imprudente évasion fut l'efpoir & la certitude d'être inconnues. Nous prî-

mes, pour nous servir, une femme ; à laquelle nous nous livrions d'autant moins, qu'elle avoit l'air d'épier nos conversations. Nos occupations étoient de broder ; nos délassemens, la lecture & quelques promenades au *jardin du roi*, lieu superbe & solitaire, où l'on a sous les yeux le travail lent & sublime de la nature, & toutes les richesses de l'art. On n'y voit que des personnes simples, qui viennent réchauffer aux rayons du soleil les dernières années de la vie, ou des hommes qui, loin du tumulte de la société, viennent méditer sur les erreurs des princes & les malheurs des peuples, sur le ciel orageux des républiques ou les climats silencieux du despotisme.

Tout en cherchant l'obscurité, nous n'étions pas fâchées cependant de lier quelques connoissances avec des humains. Le grand âge, l'extrême simplicité ou les phyfiono-

mies de l'infortune nous rassuroient. Parmi plusieurs oisifs qui nous accostèrent, se trouvoit un vieillard chagrin, mais amusant. Nous prenions plaisir à l'égayer, parce que la contradiction donnoit une nouvelle force à son éloquence. Voici une de ses boutades misanthropiques:

„ Non, je ne hais pas les hom-
 „ mes ; mais leurs plaisirs me fati-
 „ guent, leurs propos m'endor-
 „ ment, leurs prétentions m'excè-
 „ dent, leurs usages me révoltent :
 „ s'ils racontent, ils exagèrent ; s'ils
 „ causent, ils médifent ; s'ils ont rai-
 „ son, ils s'enorgueillissent ; s'ils ont
 „ des chagrins, ils se désespèrent.
 „ Dans les affaires, de l'astuce ; dans
 „ les dissipations, de l'excès ; dans
 „ les malheurs, du découragement ;
 „ dans les succès, de l'extravagance.
 „ Les jeunes gens sont étourdis ; les
 „ hommes faits, pédans ; les vieil-
 „ lards, humoristes : les petites fil-

„ les, niaïses ; les grandes, coquet-
 „ tes ; les vieilles, ridicules : les
 „ femmes sensibles, jalouses ; les
 „ indifférentes, prudes : les riches,
 „ durs ; les pauvres, rampans ; les
 „ médiocres, ambitieux. Que faire
 „ au milieu de tous ces êtres, qui
 „ me haïssent, parce que je les fuis,
 „ & me persécutent pour me faire
 „ taire ?

„ En fuyant les hommes, où se
 „ sauver ? Les spectacles portent le
 „ dernier coup aux mœurs. La vertu
 „ y est bafouée, la raison honnie,
 „ la vieillesse humiliée ; on s'y joue
 „ de l'innocence, quand on ne peut
 „ pas l'immoler ; on y travestit la
 „ morale pour la rendre odieuse ;
 „ on pardonne au vice, lorsqu'il
 „ fait échapper au ridicule. La dou-
 „ ceur du langage amorce les pas-
 „ sions ; le genre de la parure excite
 „ les sens ; l'adresse heureuse des in-
 „ trigans instruit dans l'art de trom-

„ per. Les compagnies! mais la mo-
 „ de a introduit, que sous prétexte
 „ de voisinage, tout homme a droit
 „ à votre dîner, à votre temps, à
 „ votre repos. On ne peut être seul
 „ sans être impoli. Il faut être gros-
 „ sier ou martyr, la fable de la so-
 „ ciété, ou faire de sa maison un
 „ honnête cabaret.

„ L'hospitalité, à juste titre si
 „ vantée, s'ouvroit aux besoins, à
 „ l'infortune, & dès-lors c'étoit la
 „ vertu la plus respectable; mais la
 „ société ouvre un asile à l'ennui,
 „ à l'oïfiveté, & dès-lors à la tra-
 „ casserie & aux troubles domesti-
 „ ques... Le mariage: Femme jolie,
 „ quel danger! Femme laide, quel
 „ dégoût! Femme bête, quel en-
 „ nui! Femme à la mode, quel tu-
 „ multe! Femme dévote, quel ta-
 „ page! Est-on riche en ménage?
 „ c'est être avare que de ne pas se
 „ constituer le serviteur du public.

„ Est-on pauvre? c'est être barbare
 „ que de mettre au jour des êtres
 „ destinés aux horreurs qui suivent
 „ la misère.

„ Mais dans le calme de la soli-
 „ tude, du moins si l'on regrette le
 „ plaisir, n'y connoît-on pas les
 „ peines? Si les orages obscurcissent
 „ les airs, si les vents déchaînés sou-
 „ lèvent les mers en fureur, si le
 „ démon de la guerre ensanglante
 „ de vastes contrées; on ne partage
 „ pas des malheurs qu'on ignore.
 „ Quand on vit avec la nature, cha-
 „ que beau jour est un bienfait; les
 „ moissons sont des présens, les
 „ oiseaux une société, le travail une
 „ ressource, & tout est jouissance
 „ enfin, pour qui n'a pas l'esprit
 „ tourmenté, le cœur corrompu,
 „ lès sens flétris, le goût usé & l'ame
 „ desséchée. „ Ce vieillard nous
 „ amusoit, & insensiblement nous ap-
 „ prenoit à connoître cette ville où je
 „ voulois

voulois fixer mon séjour ; & commē le grand âge est la seule sauvegarde contre la calomnie , nous nous livrions sans inquiétude au plaisir de l'écouter , & même allions quelquefois au - devant de ce qui pouvoit l'engager à nous instruire. Voici comme il nous peignit cette tumultueuse capitale :

„Scarron a décrit Paris en un sonnet, & M. Mercier en huit volumes. Ce sont les extrêmes. Voltaire, Grefset, Boiffi & plusieurs autres, ont tracé des nuances qui conviennent à cette vaste cité. Mais que sont les éclairs de l'esprit ? que sont vingt vers pour donner une idée des grands résultats de l'homme en société ? Ce Paris, trop loué peut-être, mais à coup sûr trop peu connu, fournit donc un vaste champ à l'observation. Elle entraînera la satire : qu'importe ; pourvu qu'elle épure les mœurs, qu'elle rectifie les princi-

I.^e Partie.

D

pes, qu'elle trouble cette fécurité perfide avec laquelle les hommes font des sottises, & peut-être pis.

» Paris est comme l'histoire. Elle devrait être presque refaite en entier. Il y a de superbes hôtels, de belles parties, de grands édifices; mais il n'y a pas un beau quartier.

» Ce qui frappe un étranger à Paris, c'est que tout le monde est marchand. On y vend l'eau, l'air, le temps, la pensée, le goût, la beauté, la parole, &c. Les rues, les escaliers, les passages, les palais, les promenades publiques sont couvertes de boutiques. Il y a un cercle perpétuel : les étrangers arrivent, achètent, revendent & partent; ceux qui commencent leur fortune, se meublent, se dérangent, & sont forcés de rendre ce qu'ils n'ont pu payer. Les célibataires, les veuves, les hommes sans héritiers donnent lieu à des ventes, où le pauvre pro-

site de l'extravagance des riches , en partageant avec les gens sages & les faisant jouir à peu de frais des coûteuses folies de ceux qui ne sont plus.

„ Il n'y a pas de pays où tout soit soumis à l'opinion publique, comme à Paris. Les procès, les plans, les querelles, les finances, les inventions, tout est rapporté devant ce tribunal. De là, cette multitude de livres & de libraires, qui garnissent les quais, les palais, les jardins publics, les passages. Par un contraste assez plaisant, très-peu de gens lisent: les gens d'affaires spéculent, les pauvres sollicitent, les riches s'amuseut, les étrangers regardent; les cafés, les promenades, les spectacles prennent le reste du temps. D'abord on est tenté de croire que l'oïfiveté cause tout ce bavardage politique, doux passe-temps des Parisiens. Mais lorsqu'on examine, il se trouve que chaque individu est intéressé à la

chose publique. Tout le monde veut des places, ou des faveurs, ou de l'or, ou des rangs qui y mènent; tout le monde est protecteur ou protégé, donne ou reçoit, avance ou recule. Dès - lors la chute d'un ministre, la mort d'un grand, la perte du crédit, sont des événemens qui produisent de terribles impressions.

„ On se plaint à tort du luxe de Paris. Il est grand, sans doute; mais la société ne condamne pas à s'y foudroyer. Il plaît à un homme de mettre sur un frac une garniture de cinquante louis, & à un autre, des boutons de pinsbec; tous deux sont également bien habillés. Celui-ci est huché sur un wiski, celui - là trotte dans la boue; tous deux sont également bien reçus dans la maison où ils arrivent. La seule différence, encore bien marquée, est celle qu'on met entre les gens aimables & les êtres ennuyeux. La mode, ou plu-

tôt l'infouciance , ne font pas encore venues à bout de confondre l'esprit & la nullité, la culture & l'ignorance, le naturel & la pédanterie. »

Je ne transcrirai pas nos longues & fréquentes conversations ; j'ai voulu seulement apprendre au lecteur, comment nous parvinmes insensiblement à connoître cette ville immense, où deux femmes transplantées paroissent, au commun des lecteurs, devoir se trouver sans ressource.

Outre ce desir de nous instruire, nous avions aussi un penchant secret pour les physionomies malheureuses. Alors nous éprouvions cette liberté, dont on jouit quand on se trouve avec ses égaux. Une de nos promenades nous avoit offert un grand homme, qui sembloit abymé dans le malheur. Il nous avoit parlé quelquefois, mais sans entrer dans aucun détail. Enfin il se familiarisa peu - à - peu avec la tristesse de nos

vifages, & vraifemblablement c'est à elle que nous dûmes fa confiance. Voici ce qu'il nous conta :

„ J'avois dans l'espace de quinze jours perdu un procès fans avoir été entendu , fermé les yeux d'un ami qui raffermiffoit mes volontés chancelantes ou confoloit mon cœur deféché par le chagrin , vu mes projets méprifés & puis déshonorés par des mains étrangères. Las des hommes, du fort, de la lumière, j'errois à l'aventure, cherchant une folitude affreufe dans l'espoir que la noire mélancolie me faifiroit, & que dans un moment de défefpoir j'aurois affez de force ou de foibleffe pour ne pouvoir plus supporter ni les maux ni l'exiftence.

„ Plein de ces funéftes idées je préférois les montagnes dont les gorges escarpées voient rarement les pas des humains. Un soir, j'apperçois une grotte, dont d'épaiffes ronces défen-

doient l'entrée. Je viens à bout d'y pratiquer un passage, & je me trouve dans un souterrain humide, qui cependant me sembloit l'ouvrage de l'art. Je m'enfonce, à la lueur d'une lampe que j'avois allumée, & je découvre un de ces travaux que la soif de l'or dirige dans les entrailles de la terre. En parcourant ces longs canaux, j'y trouvai les débris des ouvrages abandonnés, des fers, des ossemens, des ustensiles & une espèce de réduit, où jadis on avoit forgé les instrumens qui devoient fendre les rochers.

„Voilà, m'écriai-je, l'habitation qui me convient; ici, je creuserai lentement mon tombeau; ici, j'expiérai les erreurs de ma vie; ici, la mort ne tardera pas à me joindre à ces ossemens, sur lesquels je vais reposer. Le commencement de la nuit fut employé à penser à la façon de me procurer les premiers besoins,

& je résolus d'aller, pour la dernière fois, chez les hommes, chercher ce qui me devenoit d'une indispensable nécessité, pour tirer parti de la terre qui m'environnoit, suppléer au jour qui ne perçoit pas dans ma nouvelle habitation, & lire enfin, lorsque mon ame ne trouveroit plus dans elle-même le germe de la pensée ou la force d'accomplir ses projets.

„ Deux jours suffirent à ces dispositions. Avec quelle joie secrète je quittai le séjour du vice, de la perfidie, de la cruauté ! les princes, si injustes & si vains ; les grands, si frivoles & si ingrats ; les courtisans, si rampans & si faux ; les esclaves, si lâches & si pervers ! Avec quel empressement je retrouvai la route de mon antre, & vins y commencer ma nouvelle vie ! car jusques-là j'avois perdu mes jours dans de vaines dissipations, mais je n'avois pas vécu.

» Les seuls compagnons de ma solitude furent un chien (l'être unique qui ne m'eût pas abandonné dans mes disgrâces) & un de ces animaux bienfaisans dont on tire la subsistance entière.

» En échange de ce fuc précieux, je pourvoyois à ses besoins ; c'est pour elle que je semois quelques morceaux de terre épars : mes soins étoient payés au centuple.

» Après que j'eus passé huit jours avec la nature & moi, j'éprouvai une révolution extraordinaire dans mes propres idées. Ce qui m'avoit occupé me sembla de vaines puérités : je conçus une certaine honte d'avoir attaché tant de prix aux opinions des hommes ; les vains titres de maîtres, de grands, me semblèrent des distinctions puérides ; le dirai-je ? les choses mêmes les plus saintes perdirent à mes yeux de leur prix : quant à la société, je ne vis plus

qu'un amas confus de loix fans nécessité, de réglemens fans réflexions, d'usages fans raison ; le dirai - je encore ? je rougis d'être homme. Non-seulement je n'appercevois plus son espèce, lorsque je promenois mes regards étonnés sur ce grand *Tout* que nous nommons la nature ; mais aussi, lorsque je descendois au dernier anneau de la chaîne, il me paroissoit que la préférence étoit due aux animaux paisibles qui partagent avec lui ce globe imparfait sur lequel nous avons été relégués.

»Et lorsque détournant mes regards fatigués du séjour de l'homme & de ses misères, je les reportois sur le vaste ensemble de tout ce qui existe, je me disois : la civilisation n'a servi qu'à nous éloigner de la contemplation de la nature, & à nous renfermer dans l'enceinte pestiférée des villes ; j'en venois jusqu'à regretter l'état de ces hommes, qui du moins

ont les forêts & les montagnes pour habitation.

„J'étois dans l'usage d'errer autour de mon antre ; & comme rien ne m'échappoit, j'apperçus un jour les traces d'un homme, dans un endroit où je n'avois encore jamais porté mes pas. Différentes idées m'agitèrent. Etoient-ce quelques regards indiscrets qui venoient épier ma solitude ? Non, les hommes oublient tout ce qui n'est plus sous leurs yeux. Ces rochers avoient-ils déjà servi d'asile à quelque infortuné ? Je ne pensois pas, que sur la terre il y eût encore un être que le malheur eût condamné à venir chercher la mort dans ces déserts. Tout ce qui tenoit à l'espèce humaine ne pouvoit frapper ma pensée sans aigreur, & je la fixois bientôt sur les productions sauvages qui croissoient autour de moi.

„ Ces êtres animés, quoiqu'insensibles,

bles en apparence, me fervoient de société ; & l'étude de ces familles aussi nombreuses qu'utiles m'auroit délicieusement occupé, si j'eusse été moins résolu de briser tous les liens qui pouvoient m'attacher à la vie. Aussi m'arrivoit-il souvent de passer plusieurs jours dans mes souterrains. Le souvenir des horreurs dont j'avois été si long-temps témoin, embellissoit jusqu'à ces voûtes obscures, qu'attristoient encore les cris lugubres de ces oiseaux, qui, comme les coupables, ne peuvent soutenir la lumière.

„ Cependant comme j'allois chercher des pâturages pour celle à qui je devois le seul aliment qui me sustentoit, je crus entendre distinctement un coup de fusil ; alors je me rappelai que les montagnes servoient d'asile au crime comme à l'innocence persécutée, & je soupçonnai que mes déserts étoient peut-être

fouillés par ces hordes impures qui vivent le jour des brigandages de la nuit. Je m'éloignai du lieu d'où le bruit avoit frappé mes oreilles, & je regagnai en silence mon obscure habitation.

„Malgré moi cependant l'inquiétude venoit me disputer au sommeil. Ce n'étoit pas sans fondement. Du côté opposé à celui par où j'étois entré, j'ouïs des voix que la chaleur de la dispute animoit. Il y avoit plusieurs issues dans l'intérieur de ma montagne, ainsi que dans tous les travaux des mines; j'éteignis ma lampe, & me réfugiai à l'extrémité d'une galerie. Un puits étoit percé au-dessus, & c'est en m'en approchant que je pus comprendre l'entretien de mes nouveaux hôtes. Les premiers discours m'apprirent que c'étoit une troupe de brigands. Il résulloit de cet horrible entretien qu'on s'habitue au crime comme à

respirer. Aussi ne fus-je point étonné de cet amas d'horreurs, dont ma plume ne fouillera pas ce récit. Ce qui me frappa, c'est la relation, plus grande qu'on ne l'imagineroit, entre les crimes politiques & les crimes civils. Les gouvernemens ont l'odieux usage de couvrir la terre d'espions, de délateurs. Ces êtres, rebut de la société, lors même qu'ils accomplissent les ordres des rois, en sont tout-à-fait exclus, quand leurs maîtres ingrats les ont rejetés. Alors repouffés par-tout, ils tombent dans l'abjection. De la bassesse aux vices honteux, il n'y a qu'une ligne imperceptible, & la différence du vice aux forfaits n'est guères que dans une certaine effervescence, qui fait les scélérats, ou dans une timidité secrète, qui caractérise les hypocrites.

»Lorsque le jour eut cessé de protéger les voyageurs contre les armes

des assassins , ils partirent pour leurs conquêtes. Si je pouvois fourire un moment , je raconterois le parallèle que l'un d'eux faisoit entre leur vil métier & l'art des héros : je frémis de le dire ; mais l'avantage ne restoit pas à ces derniers. Ces deux professions ont sans doute la destruction de l'humanité pour objet ; mais si le bandit est aussi cruel , il n'est pas esclave. S'il vend ses jours , ce n'est pas à un prix aussi vil. Celui qui l'a acquise , n'en peut disposer qu'aux combats , & n'oseroit l'avilir ou l'affommer comme un vil animal.

»Cependant cette aventure me fit craindre que mon séjour ne fût pas aussi ignoré que je le desirois , & j'employai quelques jours à parcourir les environs. Je suivis la trace des pas que j'avois déjà apperçus , montai sur les hauteurs , & cherchai au loin si je n'appercevrais ni feu , ni mouvement. Je crus un jour voir

s'élever une colonne de fumée du milieu d'un petit bois, où je dirigeai ma marche. Une maison, formée avec des arbres joints par de la mousse & couverte avec des écorces, s'offrit à ma vue : je m'y rends, je frappe ; personne ne répond. Rêvant à la forme de ce bâtiment entouré d'une palissade, un vieillard, gémissant sous une charge de bois, s'avance : c'étoit un grand homme dont la barbe descendoit sur la poitrine ; ses vêtemens étoient propres, quoique d'une étoffe extrêmement grossière. M'apercevant, il dépose son fardeau & vint à ma rencontre. » Est-ce le hasard ou un dessein prémédité qui vous amène en ces lieux ? » Pouvez-vous me dire qui vous êtes, ce que vous cherchez ? Vous lez-vous que je vous ouvre ma chaumière ? » Je le remerciai & lui répondis qu'un simple motif de curiosité m'avoit conduit chez lui ;

&c

& que n'ayant aucun droit à ses services, je ne pouvois les accepter.
 » Qu'appellez-vous aucun droit ?
 » Vous êtes homme ; à ce titre, la
 » moitié de ce que je possède vous
 » appartient. » En suivant ce principe, lui dis-je, vous risqueriez de ne pas garder long-temps celle qui vous resteroit.

» Cette diversité d'opinions engage l'entretien. J'entrai dans sa cabane ; c'étoit un palais en comparaison de ma caverne, & comme c'est toujours notre manière de juger, du pain, du beurre, des légumes me parurent du luxe. Comme il étoit plus confiant que je ne pouvois l'être, je laissai percer le desir de savoir quelles raisons lui avoient fait adopter ce genre de vie. » Je n'ai rien à
 » craindre ni à cacher, me répondit-
 » il, ainsi je ne commets aucune indis-
 » crétion en satisfaisant votre curio-
 » sité. » Il commença en ces termes :

I.^e Partie.

E

» J'ai perdu mon père sur l'échafaud. Il l'avoit mérité. Le même jugement me priva de sa fortune; c'étoit une iniquité. Je me plaignis; on refusa de m'entendre : j'insistai, en disant qu'on pouvoit se dispenser d'accorder des grâces, mais non la justice.

„Cet événement m'apprit qu'il falloit tromper les rois. Ma mère, tendrement attachée à mon père, ne put supporter le commerce des hommes, & vint se réfugier dans une maison qui est située à quelques lieues d'ici. Pauvre, fils d'un profcrit, aimant la vérité, ma mère me conseilla d'aller, loin de ma patrie, chercher un pays où la pauvreté ne fût pas un vice, le préjugé une raison, & la sincérité un défaut. Je parcourus l'Europe sans le trouver. Il falloit cependant subsister. Le commerce est un état libre, me disois-je; il récompense le travail: ne vaut-il

pas mieux travailler que de vendre sa liberté ? J'entrai dans une riche maison de Hollande ; elle prospéra , & après cinq ans de peine , elle se trouva ruinée avec deux millions de florins : & moi , je restai dénué de tout avec les plus beaux certificats d'intelligence & de probité. Je revins voir ma mère. La joie & la santé brilloient sur son visage. „ Depuis que vous êtes parti , mon fils , vous êtes le premier homme que j'aie aperçu. Je vous donnai un mauvais conseil , lorsque je vous engageai de courir le monde. Pour être heureux , il faut n'être rien , & ne pas voir les humains. Essayez pendant six mois ; vivez comme moi , & vous vous déciderez. „ Elle me bâtit cet hermitage ; je l'habite depuis ce moment. Voici la preuve de la justesse de ses conseils. D'où vient le malheur ? c'est parce qu'on veut être quelque chose , parce qu'on veut avoir quel-

que chose. Ne suffit-il pas d'être un homme, & de posséder la portion de terre sur laquelle on habite. Nulle proportion entre le petit nombre d'humains & les riches productions de la nature. On a dans l'idée, que pour n'être pas seul, il faut vivre avec ses semblables. Pourquoi? Les autres êtres sont-ils moins animés? N'y a-t-il que la parole pour se communiquer ses pensées? Le lever du soleil, intercepté par les nuages, ou lançant ses rayons brillans; la pluie ou les vents; la glace ou les fontes humides; la naissance des végétaux; le dépérissement des arbres; l'abondance ou la stérilité des fontaines; le cours limpide des eaux; les projets malfaisans des animaux carnassiers; la maturité des fruits, & sur ce point important, l'avarice & la prodigalité de la nature; les besoins à satisfaire; un sommeil tranquille, un réveil aussi doux; le chant des

oiseaux ; la faculté de penser ; la contemplation de l'harmonie des êtres ; ne suffisent-ils pas pour occuper ces courts instans qui se succèdent avec tant de rapidité ? Tant de millions d'êtres , qui partagent le hasard de la vie , n'existent-ils pas sans le don , ou plutôt sans l'habitude de la parole ? Le chien qui lèche , l'oiseau qui chante , l'éléphant qui pleure , ne disent-ils donc rien ? »

„Plus j'écoutois ce respectable solitaire , & plus je m'abandonnois au penchant de fixer auprès de lui ma destinée. Je lui demandai la permission de l'entretenir de mes malheurs , de mes projets , de mon amour de la vertu , & conséquemment de la retraite. Après bien des difficultés , il consentit à me garder auprès de lui , & déposa dans mon ame son expérience & ses principes.

„Je passai trois mois comme un jour sous les yeux de ce philosophe

aimable & complaisant. Il me dépeignoit un soir le bonheur d'une ame vertueuse, qui s'échappoit des liens terrestres pour se rejoindre à son auteur; ses yeux brilloient d'un nouveau feu, sa voix me sembloit plus forte, ses gestes plus actifs, sa sensibilité plus profonde, lorsque me ferrant la main, il me dit : » Croyez-moi, il n'y a de réel que la vertu ; » & achevant ces mots, il expire sur mon sein.

» Jen'exprimerai jamais la douleur qui me faisoit, & l'espèce de sentiment que j'éprouvai, en sentant les restes de ce vieillard se refroidir dans mes bras. Je demurai long-temps dans cet état de stupeur, où l'ame anéantie suspend la pensée & cependant médite. Revenu à moi, je me mets à creuser son tombeau dans sa chaumière même, de manière qu'elle lui servit de mausolée.

» Mais privé de ce guide éclairé &

fenfible, les objets prirent une autre forme à mes yeux ; tout s'attrifta, tout devint muet, tout s'obfcurocit : je ne retrouvai plus ce calme heureux d'une ame fatisfaitte, & cependant j'étois moins indigne des regards du ciel, depuis que j'avois vécu avec celui que je pleurois fans ceffe.

„Ne pouvant plus fupporter la folitude, me voilà de nouveau dans cette ville ; & je viens tous les jours dans ce beau lieu redemander à la nature les mêmes penchans que j'avois, il y a fix mois, & qui m'avoient conduit au bonheur.

„Je ne fais fi vous avez quelque intérêt à m'entendre ; mais à votre âge, mes vœux & mon langage doivent paroître bien extraordinaires. »

Les malheurs de cet inconnu n'étoient peut-être que dans fon imagination. Son récit entretenoit mon ame dans un chagrin profond, que

l'absence de mon époux & mon état humiliant nourriſſoient & fortiſſoient de jour en jour. Je cherchois cependant à découvrir la trace de cet époux égaré, & dont je ſouhaitois & redoutois également la préſence. Ce deſir fut encore l'origine de nouvelles imprudences. L'homme ceſſeroit d'être orgueilleux, s'il examinoit l'impuiffance de ſa raiſon.

Ce fut donc dans l'eſpoir d'apprendre quelque choſe de la famille de Belval, que je cédaſ ſans peine aux empreſſemens d'une dame, qui menoit ordinairement au lieu de notre promenade une meute de petits chiens attachés enſemble par des liens couleur de roſe. Sa parure, extrêmement ſimple, annonçoit plutôt la modéſtie que la médiocrité. Son maintien étoit décent ſans être relevé, ſon regard careſſant & ſes manières pleines de franchise. Nous la rencontrions avec plaiſir, parce

qu'elle nous entretenoit avec gaieté d'un pays que nous habitions sans le connoître. Comme elle monroit un extrême desir de favoir qui nous étions, nous reculions en raison de sa curiosité; mais comme elle offroit ses services avec candeur, nous entrions avec elle dans les détails de ménage. Elle nous expliquoit avec quelle avidité les Parisiens dévorioient les étrangers, ou avec quelle astuce ils venoient à bout de les dépouiller. En effet, elle nous sauva plus d'une erreur. Nous apprîmes ensuite, que veuve d'un commissaire des guerres, elle vivoit d'une modique pension & de quelque argent gagné à la lotterie, où elle hasardoit de légères sommes, mais presque toujours avec succès. Son nom étoit tout ce qui nous manquoit pour être au fait de son histoire; elle s'appelloit madame de Buiffonval, Etrangères, nous nous estimions heureu-

ses , de trouver chez elle les soins hospitaliers qui préviennent les fausses démarches.

Elle s'informa de notre demeure , & nous reconduisant un soir , l'occasion se présente de s'y reposer. Vous n'êtes pas bien logées , dit-elle , & vous verrez que ce qu'on appelle *la vie d'hôtel garni* , vous ruinera. Un petit appartement simple , proprement meublé , feroit moins dispendieux & plus conforme à vos moyens. Laissez - moi chercher ce qu'il vous faut , & laissez-moi sur-tout économiser votre bourse.

Je me prêtois à ces idées sans m'y livrer , parce qu'une seule pensée m'occupoit. Son projet me distrayoit pour quelques minutes , mais bientôt je retombois dans mes chagrins & mes ennuis.

Cependant madame de Buiffonval revint le sur - lendemain nous dire , qu'elle avoit trouvé ce qui nous con-

venoit. C'étoit l'appartement d'une dame qui alloit passer fix mois à la campagne , & faisoit une excellente affaire pour elle-même , en le louant à moitié prix. Je ne pus l'aller voir ni même entretenir notre officieuse amie. J'éprouvois un mal - aise , & j'étois heureusement menacée d'une cessation précipitée de l'état que je cachois avec tant de soin. Mes craintes ne furent pas vaines , & je souffris beaucoup d'un mal dont je ne pus m'empêcher de me réjouir. Adélaïde crut pouvoir se passer de confidens , & nul inconvénient en effet n'en commanda la nécessité. Quelles actions de grâces je rendis à la providence , qui daignoit abrégér mes malheurs & presque m'épargner la honte ! Il est difficile d'exprimer l'espace de joie à laquelle je me livrai , & c'est peut-être le moment le plus délicieux que j'aie éprouvé dans le cours de ma vie. Peut - être de-

vrais-je me reprocher ce sentiment.

Comme madame de Buiffonval, surprise de voir nos promenades subitement interrompues, nous accabloit de messages, j'engageai ma compagne d'aller voir l'appartement que nous devons habiter. Il étoit petit, mais commode, trop orné seulement pour notre situation, quoique le prix ne fût pas au-dessus de nos facultés. Madame de Buiffonval observa que ce n'étoit que pour peu de temps, & y mit tant d'éloquence qu'Adélaïde accepta. Ce service lui acquit le droit de venir chez moi quand cela lui convenoit.

Mon incommodité ne me permettoit pas encore de sortir. M.^{me} de Buiffonval proposa un soir à ma cousine de faire un tour de promenade. En entrant au jardin du roi, elle est persécutée par un de ces hommes qui vendent des millions pour vingt-quatre sous. Prenons,

dit-elle, un billet de moitié, ou plutôt prenons en quatre à nous trois. Chacun a sa manie : c'est mon amusement. Si je gagne, je veux faire une surprise à mon fils qui revient dans quelques jours. Je vous en fais mon compliment, dit Adélaïde. — Hélas ! c'est toujours pour moi un sujet de bonheur & de peine. Je ne le vois que pour quelques instans, il m'apporte tout-à-la-fois des plaisirs & des regrets. — Adélaïde ne crut pas devoir multiplier nos connoissances, & porta l'entretien sur d'autres objets. Le moment de la promenade étant passé, elles rentrèrent. On prit jour pour habiter le nouveau domicile ; & M.^{me} de Buiffonval dit que comme nous ne serions pas encore arrangées, elle demandoit la permission d'y faire porter son dîner. Adélaïde s'excusa de la manière dont on accepte.

En effet, le jour désigné nous vit

dans notre nouvel appartement ; mais à une heure , nouveau message de M.^{me} de Buiffonval , qui nous fait part de l'arrivée de son fils : ce qui l'empêche de venir dîner avec nous ; à moins que nous ne lui permettions de l'amener. Comment refuser ? Elle arrive un quart - d'heure après. La figure de son fils étoit imposante ; son regard noble & même un peu confiant ; sa taille à citer ; des manières gênées , mais non pas communes. Il fut difficile de juger de son esprit , car il ne parla pas , ou si peu , qu'à peine m'apperçus - je d'un son de voix enchanteur.

Je demandai à sa mère quel état il avoit embrassé. Elle répondit , que pour posséder un jour la charge de son père , il devoit servir pendant quelques années , & qu'il étoit dans les Gardes-françaises. Au milieu de cette conversation , nous voyons entrer une femme-de-chambre qui ac-

courroit à la hâte pour annoncer à sa maîtresse qu'elle avoit gagné un terne sec , que les tambours étoient ou alloient venir devant sa porte , & qu'il lui revenoit vingt-quatre mille francs. Eh bien, mesdames ! dit madame de Buiffonval , en croirez-vous une autre fois ma magie ?

Je confesse que jamais nouvelle ne me fut plus agréable. — Courez, mon fils , courez au bureau ; empêchez tout ce tintamarre de tambours ; faites les participer à ce petit bonheur , & apportez-nous des billets de la caisse d'escompte. — Il vole ; & pendant que sa mère s'applaudissoit du choix de ses numéros , il s'acquitte de sa commission & revient les mains garnies de billets *noirs* & *rouges*. On fait le partage , ses yeux brilloient de plaisir ; & je ne pus m'empêcher de favoir gré à ce jeune homme , de la manière dont il jouissoit de ce petit succès :

Lorsque nous fûmes seules , notre premier mouvement fut de nous regarder sans nous rien dire. Adélaïde commence à sourire , & me dit , que cette suite rapide d'événemens heureux l'inquiète sans cependant tout-à-fait l'alarmer. Et moi , je soupçonne aussi , dis - je , que ce n'est guères qu'à l'amour que l'on peut faire honneur d'un tel procédé. Nous nous promîmes de suivre si attentivement le fil de cette intrigue , qu'il nous échapperoit difficilement.

J'étois si éloignée de tout ce qui pouvoit seulement distraire mon esprit de l'objet qui m'occupoit , que tous les hommes m'étoient indifférens. A peine avois-je cette curiosité machinale qu'excite un inconnu ; les agrémens de la figure & de la conversation faisoient sur moi des impressions si légères , que l'instant qui les avoit vu naître , les voyoit aussi s'effacer.

Ce



Ce n'est plus la mode à Paris de porter le nom de son père : aussi le fils de madame de Buiffonval s'appeloit M. de S. Elme. Le lendemain, il vint de la part de sa mère, nous proposer une promenade à Neuilly. On voyoit alors, par billets, ce monument du goût, de la folie, du luxe; le jardin fastueux d'un homme que la fortune avoit enrichi, que les grands ont enivré, que la justice a dépouillé, & que la mort propice a enlevé aux réflexions cruelles qui suivent tant d'infortunes. Adélaïde vouloit refuser; moi, qui ne mettois du prix à rien, j'acceptai. S. Elme nous conjura de disposer de lui. Eh bien, répondis-je, voici deux commissions que vous pouvez faire pendant la demi-heure que je vous demande pour ma toilette. L'une est de me procurer quelques jolies ariettes, & l'autre, des livres; mais je veux de ceux où il y a plus de sens.

timent que d'esprit, plus de connoissance du cœur humain que de raisonnemens profonds. Sans me répondre, il vole. Son choix devoit le trahir. Au bout d'une demi-heure, je vois arriver une grande corbeille. Les ariettes étoient de Sarti, de Cimarose, de Paisiello, de Gretri; & toutes exprimoient le tendre sentiment que l'harmonie rend plus doux encore & plus dangereux. Ma nouvelle bibliothèque fut composée des Oeuvres de M. mes de Tencin, de la Fayette; de Juliette Catesby, des Dangers de la calomnie, des Romans de Voltaire, des Considérations sur les mœurs; des Oeuvres mêlées de Dorat, de Parny, de Bernis, &c. Voilà bien des romans, disois-je, avec une coquetterie réfléchié (car je ne fais par quelle fatalité les femmes ne peuvent jamais s'en affranchir tout-à-fait). Oui, répondit-il, ce sont les rêves du bonheur & l'hif-

toire de la société. Vous devriez, mademoiselle, me faire votre lecteur, nous nous instruirions ensemble. — Alors nous finirions par faire nous-mêmes un roman, répliquai-je en plaisantant. — Du moins ne faudroit-il pas chercher bien loin les principaux acteurs qui font, si je ne me trompe, la beauté, les grâces, l'art de plaire, l'esprit aimable. — Vous oubliez l'essentiel, la sensibilité. — Je ne l'avois pas oubliée, mais j'étois sûr de la trouver. — C'est presque toujours l'œil de ceux qui adoptent ce genre. — Il est difficile, lorsqu'il n'est question que d'un bonheur imaginaire; mais ici, c'est à vos pieds qu'on peindroit la vertu, la beauté. — Votre mère m'avoit dit que le métier des armes n'avoit pas permis de cultiver... — Ma mère, d'où la connoissez-vous?... Ah! pardon, mademoiselle, je n'étois pas à la conversation : madame

de Buiffonval a eu raison ; j'ai dû sacrifier à mon métier , ce qu'une éducation soignée m'eût mis à même d'acquérir.

Cette imprudence me donna trop à penser pour continuer notre entretien. Je le priai d'annoncer à madame sa mère que nous allions le suivre. Oh ma chère Adelaïde ! m'écriai-je, nous voici encore à la veille de quelques scènes nouvelles. S. Elme n'est pas ce qu'il paroît. Quel parti prendre ? feindre de ne pas s'en appercevoir, & recevoir des services qui ressemblent à des bienfaits, n'est pas délicat ; supposer ce qui n'est peut-être pas, est trop imprudent. Malgré l'indifférence de Belval qui n'a pas su nous découvrir, c'est le seul homme qui puisse jamais commander à mon cœur, ou qui le doive du moins. Et d'ailleurs, n'est-on pas trop heureux quand nos devoirs s'accordent avec nos goûts. Nous

renvoyâmes notre décision après la promenade, & penfâmes à notre toilette.

Son empressement le ramena même avant qu'elle ne fût achevée. Nous partons dans une voiture élégante, avec deux grands laquais bien frisés & bien insolens, & dans quelques minutes, des courriers ardens nous remirent à Neuilly. Ce n'est pas sans raison que je pèse sur ces détails; ils servoient à augmenter mes alarmes. Comme nous avions prévenu l'heure indiquée pour voir les jardins du Lucullus françois, madame de Buiffonval, toujours fertile en expédiens, nous proposa de voir, en attendant, la maison d'un de ses amis. Nous nous y rendons. Ce que la peinture a de plus voluptueux, les arts, de ressource & de variété, ornoit cette charmante solitude. On remarquoit sur-tout un salon souterrain, qui communiquoit ou plu-

tôt faisoit partie d'un bosquet enchanté. Nous trouvâmes dans ce salon un piano, sur lequel M. de S. Elme me proposa de m'accompagner. Il me vint une meilleure idée, dit madame de Buissonval, allons expédier le jardin de M. de S. James, & nous reviendrons ici prendre des glaces & faire de la musique. Ce projet fut accueilli avec transport. Outre l'empire que l'harmonie a sur moi, je n'avois pas encore vu, & jamais je n'aurois soupçonné qu'on pût réunir tant d'agrémens & tant de commodités dans un espace aussi borné; je desirois examiner les détails de ce lieu charmant.

Nous fûmes donc voir cette brillante folie où le goût a présidé. La maison ne présente rien que d'ordinaire, soit dans la distribution, soit pour l'ameublement. Ce qui frappe les regards & réunit les suffrages, est un rocher artificiel dont la base offre

une promenade souterraine, abri frais & solitaire contre la chaleur du jour, & dont la cime offre des repos pour contempler la superbe décoration qui environne la capitale de l'Europe. L'art a ménagé dans les jardins des points de vue agréables. Les serres chaudes sont construites avec autant de luxe que d'intelligence. Le nouveau propriétaire substituera peut-être aux plantes médicinales d'autres richesses du règne végétal. Les potagers, la volière, la laiterie, la salle de spectacle, ne sont peut-être pas dignes du reste. La Suisse & l'Allemagne peuvent, dit-on, nous fournir des modèles pour ces derniers objets. Les statues, dont la plupart sont d'excellentes copies de l'antique, occupent avec intérêt l'œil du connoisseur. En général, les ornemens sont sagement distribués, & l'on n'y trouve pas les imitations puériles qui déshonorent tant de jar-

dins anglois. C'est un beau lieu où l'on est conduit par la curiosité, où l'on passe deux heures avec plaisir, & que l'on quitte sans regret & sans desir de le revoir, parce qu'on a trop orné la nature, dont il falloit seulement profiter.

Le crépuscule nous préparoit à la nuit. C'étoit le moment de retourner à la maison, où je vis des préparatifs qui supposoient un souper. Celui à qui elle appartenoit y étoit venu pendant notre absence. Madame de Buiffonval nous le présenta. Il avoit tout l'extérieur d'un homme aimable. Il se montra plus passionné que moi encore pour la musique. Nous commençâmes. Je n'étois pour le chant qu'une écolière de province auprès de S. Elme, qui répandoit une expression si douce sur les airs les plus simples, qu'il pouvoit être dangereux de l'écouter. Quant à moi, il ne me faisoit d'autre impres-

flon que de me rappeler les ~~font~~ enchanteurs de l'homme que j'avois perdu, & dont le souvenir, dans ce moment, me reprochoit les innocens plaisirs que l'on vouloit bien me procurer.

Notre hôte fit aussi bien les honneurs du souper que du concert, & à un peu de gaieté près, il faut avouer que c'eût été une soirée délicieuse. Petit-être même ne trouvai-je trop de gaieté, que parce que mon ame, s'étant faite une habitude de la tristesse, ne s'ouvroit qu'avec peine aux sentimens de la joie. Avant de partir, on nous proposa de voir les appartemens. Tout y respiroit la plus grande simplicité; mais quel fut mon étonnement, lorsque j'aperçus dans une chambre deux lits garnis, & à côté, des déshabillés que je crus reconnoître être le mien & celui d'Adélaïde. M.^{me} de Buiffonval ne nous laissa pas le temps de mon-

trer notre surprise, & riant aux éclats, elle dit : vous avez trouvé cette maison si commode & si bien arrangée, que monsieur veut bien nous la prêter pour vingt-quatre heures; il retourne à Paris avec mon fils, & demain ils viendront nous chercher à midi. Je refusai très-décidément, & Adélaïde blâma plus séchement encore ce genre de plaisanterie. M.^{me} de Buiffonval s'excusa sur son intention; le maître de la maison, sans insister, observa qu'il étoit d'autant plus fâché de cette surprise, qu'il venoit de renvoyer ses chevaux & n'avoit gardé que le cabriolet dans lequel il ramenoit M. de S. Elme. Il fallut bien céder & ne pas donner plus d'importance à la chose qu'on ne paroïssoit en mettre. Nous nous séparâmes avec un peu de froideur, M.^{me} de Buiffonval, qui s'aperçut qu'Adélaïde s'étoit retirée sans la saluer, renouvela ses regrets & ajouta

qu'elle ne voyoit cependant pas dans tout cela une raison de prendre tant d'humeur.

A peine fûmes-nous seules dans notre appartement, que nous récapitulâmes, Adélaïde & moi, tout ce qui s'étoit passé. La conclusion fut de paroître l'ignorer, de quitter peu-à-peu la société de madame de Buiffonval ; de trouver un prétexte de renvoyer les seize mille francs, & de regagner le lendemain notre modeste appartement, où la destinée nous condamnoit à vivre loin des hommes aimables, des fêtes & même des plaisirs. D'après ce plan vertueux nous nous endormîmes ; du moins Adélaïde reçut les bienfaits du sommeil. Quant à moi, j'étois livrée à d'autres soins. Je me devois à moi-même de rappeler l'image d'un époux fugitif, & d'éloigner celle d'un jeune homme sensible & modeste. Ses regards étoient sans cesse à

la poursuite des miens, & si prompts à se baïsser, lorsque je semblois défendre cette indiscretion qui révèle les secrets des amans aux ames indifférentes ! J'avois besoin de ne pas prêter une intention à des mots entrecoupés & sur-tout à des prévenances si délicates, qu'on ne pouvoit les prendre pour de simples égards. Je m'armoïs enfin contre la douce illusion de fixer un cœur novice ; bonheur bien plus pur que celui de recevoir les transports d'un cœur désolé par une autre, & pour qui l'amour étoit un aliment nécessaire autant qu'un sentiment de choix.

Telles étoient les pensées qui combattoient mes devoirs & mon attachement, lorsque je crus appercevoir dans ma chambre je ne fais quel mouvement. C'étoit deux murs, dont l'un montoit & l'autre descendoit. Le premier me sépare d'Adélaïde, & l'autre me met dans la même

chambre où étoit S. Elme. Deux lustres éclairèrent au même instant le nouvel appartement ; & remplacèrent la mourante lueur de la lampe qui m'avoit laissé voir cette métamorphose. Moitié frayeur , moitié embarras , & peut-être plus encore que tout cela , un penchant que je ne voulois pas m'avouer , je feignis un sommeil profond , bien sûre que S. Elme cesseroit d'être dangereux du moment qu'il abuseroit de ma position. Il levoit de temps en temps sa tête , pour épier le moment où le jour des bougies hâteroit mon réveil. Une demi-heure s'écoula sans qu'il fit le plus léger mouvement ; & ce ne fut que lorsque je me retournai , qu'il m'appela d'une voix basse & tremblante. La première fois je n'osai répondre ; à la troisième , je feignis de croire qu'Adélaïde m'interrogeoit. Me pardonneriez-vous , dit-il , un stratagème aussi hardi ? Avant

de me répondre, pensez que l'honneur le plus sacré vous garantit ma sagesse; mais je vous aime avec une telle ivresse & j'ai tant de choses à vous dire, qu'il me falloit toute une nuit pour m'éclaircir avec vous. — Je ne vous ferai ni plaintes, ni reproches. Peut-être me servez-vous mieux que vous ne pensez, car certainement l'homme qui m'humilie aussi cruellement, ne sera jamais dangereux pour moi. — Quoi! me condamner sans m'entendre! Ah! daignez du moins vous instruire de mes projets & de votre avenir. — Si vous avez imaginé que ma retraite est une amorce pour séduire les hommes blasés sur les conquêtes faciles, vous êtes dans une erreur qui m'est bien fatale. Je n'ai ni finesse, ni expérience, ni vues, ni desirs étrangers. — Si je vous avois supposé des sentimens si peu délicats, me serois-je déguisé; aurois-je été dans votre

ville m'informer du degré de chaleur avec lequel on vous poursuit? Veillerois - je, comme je fais depuis deux mois, à votre liberté? — Quoi! vous me connoîtriez? — Si je vous connois, malheureuse amante de Belval! victime plus malheureuse encore! — N'achevez pas : d'un seul mot vous venez de consommer ma honte. Si vous savez quels liens m'unissent à Belval, comment êtes-vous ici, & pourquoi m'y avez-vous attirée? Ah! c'est bien maintenant que mon humiliation est au comble. — Eloignez ces funestes idées, & profitons du moment que mon industrie a ménagé pour vous éclairer. Je ne vous dirai rien de Belval; mais je vous mettrai dans le cas de le connoître par des voies sûres & fideles. — Si je dois apprendre ses torts, je ne veux rien savoir. Si vous me connoissez, S. Elme, rendez à l'obscurité une femme sans grâces,

sans avantage, & qui n'a pour elle qu'un peu de beauté. Rendez à cet appartement la décence qu'il exige, & remettons à demain une explication qui m'intéresse sans doute, mais que je ne puis avoir dans la situation irrégulière où mon imprudence & votre indiscretion m'ont mise. — Eh bien ! pour vous rassurer, c'est moi qui vais dépendre de votre volonté. Si mon langage venoit à vous rendre ce que mon cœur éprouve, & que tant d'amour vous offensât, prenez ce cordon ; en le tirant, vous éleverez une séparation entre nous, & ferez disparaître celle qui vous dérobe Adélaïde.

Le desir de savoir ce que Belval étoit devenu, celui de connoître cet intéressant jeune homme, les armes qu'il me donnoit contre lui-même, m'engagèrent à l'écouter. Son lit voyagea jusqu'au mien, il me remit le cordon & se retira dans son alcove,
d'où

d'où il me fit le récit suivant : » Je ne suis point S. Elme ; M.^{me} de Buifsonval n'est pas une de ces femmes dont le nom est une injure , mais une amie complaisante , qui a autant d'horreur du vice que de foiblesse pour l'amour . Vous n'êtes point heureuse , vous le ferez moins encore un jour . Je veux vous rendre indépendante , & ne demande pour prix de mes soins que le bonheur de vous favoir telle que vous devez être . Pour effectuer mes promesses , & vous rassurer à jamais sur mes intentions , je n'ai besoin que d'une journée , après laquelle c'est vous qui déciderez si nous devons nous séparer , ou si je puis vous voir de loin en loin . Quant à M. de Belval , il est....

A ce moment , nous entendîmes un grand cri . Saïsie de frayeur , je n'eus pas la force de tirer le cordon ; cependant le bruit redoubloit :

I.^e Partie.

G

S. Elme s'avance & remet mon appartement dans son premier état. Adélaïde, qui s'étoit réveillée, ne m'ayant plus vue dans une chambre dont la forme étoit changée, avoit jeté ce cri ; elle n'eut guères moins d'effroi, lorsqu'elle apperçut l'opération magique qui me rendoit à son impatience. Mais j'étois trop émue pour lui faire un tableau exact de ce qui venoit de se passer. D'ailleurs, je n'avois point appris ce qui devoit le plus m'intéresser, & depuis que cette conversation étoit devenue sans danger, j'aurois voulu qu'elle m'eût instruite de tant de choses importantes à ma félicité future. Je dis à ma cousine que Belval étoit retrouvé, que S. Elme n'étoit pas ce que nous croyions, & qu'il falloit fuir une maison où l'on tendoit à l'innocence des pièges si adroits. Adélaïde, stupéfaite de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre, se recueillit un mo-

ment, & ayant réfléchi sur Belval, elle conclut qu'il falloit donner à cette aventure le moins d'éclat possible, ne pas rompre en visière M.^{me} de Buiffonval, & expier notre inexpérience, sans nous exposer aux propos qu'elle pouvoit faire naître. Ces sages réflexions me calmèrent un peu ; la nature, qui m'appeloit au sommeil, reprit ses droits, & le soleil avoit parcouru une partie de sa carrière, lorsque madame de Buiffonval entra dans mon appartement, pour nous annoncer que ces messieurs étoient de retour & nous attendoient sous les bosquets, où l'on avoit fait préparer le déjeuner.

Sophie n'écrivit ses mémoires que jusqu'ici. Elle remit la plume à un de ses amis, donnant pour raison qu'elle ne pouvoit se décider à raconter elle-même ses foiblesses, & quelques traits de courage.

Sophie, en voyant cette femme, eut besoin de se rappeler des conseils d'Adélaïde, & malgré cette réflexion, elle cacha fort mal ce qui se passoit dans son ame douloureusement affectée. Elle ne tarda pas à descendre dans les jardins. Un modeste embarras, qui n'étoit pas celui de l'innocence vaincue, relevoit les charmes qu'elle tenoit de la nature. On décide l'emploi de la journée. M.^{me} de Buissonval propose d'aller à S. Cloud, où l'on donnoit une mauvaise pièce & d'excellente musique, & puis de revenir souper à Neuilly. Sophie insiste pour souper à Paris, mais elle accepta d'aller voir Théodore. Elle vouloit apprendre où étoit M. de Belval, & ôter tout espoir à S. Elme. Il évitoit ses regards comme un homme coupable, & Sophie s'armoit contre cette timidité, si dangereuse pour les femmes, & dont les hommes ne connoissent pas la puissance. Une con-

trainte inévitable se faisoit sentir dans tous les propos, & l'on ne s'en affranchit qu'en se promenant dans les bosquets. S. Elme s'étant insensiblement trouvé seul avec Sophie, lui dit : Me pardonneriez-vous l'embaras dans lequel je vous ai jetée, & d'avoir eu recours à des moyens aussi extraordinaires ? — Vous avez fait comme tous les hommes qui comptent pour rien notre honneur & notre tranquillité. Vous m'avez donné une de ces leçons qui influent sur la vie entière. — Je me flattois que l'amour protégeroit mon entreprise, & que le premier sommeil nous rassureroit contre les inconvéniens d'un voisinage inévitable. — A qui parlez-vous d'amour ? A une femme qui n'est pas libre, & qui n'a connu encore l'homme à qui elle a tout sacrifié, que pour le pleurer ! — On prend quelquefois pour une passion invincible une première surprise

faite à l'imagination. — Lorsque nous avons été interrompus cette nuit, vous alliez me dire où étoit Belval ? — A. Paris. — Sans doute vous le connoissez ? — Très-peu. — J'ose me flatter que je n'ai pas besoin d'être rassurée sur votre discrétion. — J'y suis plus intéressé que vous-même. — Apprenez-moi où il loge. — C'est ce que je ne puis, ni ne dois faire. — Est-il en liberté ? A-t-il fait des recherches dans ma province ? — Il vous fait à Paris, & n'ignore pas non plus où vous demeurez. — Vous m'en imposez, S. Elme, & dès ce moment je reprends la tendre reconnoissance dont je ne cherchois pas à me défendre. Vous croyez vous élever sur les débris de l'idole que vous voulez abattre. Cette façon de plaire est indigne d'un cœur délicat. — Le temps nous mettra tous les deux à notre place, belle Sophie, & vous.

apprenez à qui votre cœur appartient, ou à Belval ou à moi.

Sophie, hors d'elle-même, demande pour toute grâce à S. Elme de la faire conduire à Paris, où elle veut aller éclaircir son sort, & apprendre s'il faut regretter un infidèle, ou se venger d'un parjure. Il fait tout ce qu'elle desire. On renonce à S. Cloud, & Sophie monte en voiture avec madame de Buiffonval & Adélaïde. Celle-ci ne peut se contenir & débute par des reproches mêlés de sarcasmes. Sophie, ayant son éventail sur les yeux, laissoit couler des larmes, & M.^{me} de Buiffonval, tâchant de conserver le sang-froid, laissa la fêvère Adélaïde exhâler son humeur. Alors elle entreprit sa justification en ces mots:

„ Dans les choses où le mauvais succès nous condamne, du moins l'intention nous absout. L'intérêt que vous m'avez inspiré, m'a conduite à

m'instruire de votre situation. J'ai découvert des malheurs qui ont donné à mon amitié une activité ; sans laquelle elle est stérile. Veuillez seulement m'écouter jusqu'au bout. Les jolies femmes ne manquent pas à Paris ; mais il est rare de trouver la beauté réunie à l'élégance des formes. Vous avez dans ce genre quelque chose de distingué qui frappe les femmes & intéresse les hommes. Le duc de Spréville (car il faut maintenant vous l'avouer, c'est lui qui se déguise sous le nom de S. Elme) ne ressemble pas aux jeunes gens de la cour. Modeste, quoique doué de beaucoup d'esprit ; appliqué, quoique riche de cinq cent mille livres de rente, un goût vif pour l'histoire naturelle l'amenoit souvent au jardin du roi. Il vous y aperçut, la curiosité le conduisit sur vos pas : il apprit par vous-même votre demeure ; par vos hôtes, la sévérité de vos mœurs ;

& par vos économies, l'état de vos moyens. Il vous revit plusieurs fois ; & ce qui n'étoit qu'une fantaisie commençoit à devenir un sentiment, lorsqu'il vint me confier la découverte qu'il avoit faite. Avant de lui répondre, je commençai par vérifier ce qu'il m'avoit appris de M. de Belval. Il n'est que trop vrai que ce jeune homme, toujours emporté par les passions les plus fougueuses, obéit sans cesse à l'impression du moment. Dans le désespoir que lui causa le mariage de M.^{lle} de..... il fit cette foule de sottises qui forcèrent son père à le renfermer dans la ville de Saumur ; vous devintes l'objet de sa passion. Mariage précipité. Il vous perd de vue, revient à Paris, livre son cœur à une fille de l'opéra, chez laquelle il demeure, caché à tous les yeux. Voulant favoir s'il vous destine un fort digne de vous, je lui fais parvenir que vous êtes à Paris &

logée dans la rue S. - Jacques. L'impossibilité de venir à votre secours, la honte d'en convenir, l'empire qu'a sur lui l'adroite A...., l'engageoient à ignorer votre séjour, & à étouffer un penchant que vos charmes auroient sans doute réveillé. Dans cette position funeste, je crus que l'amour du duc de Spréville étoit un présent du ciel, & que vous demeureriez toujours maîtresse de lui en imposer.

„ J'écoutai en fouriant le récit de ses amours, & lui promis de chercher à la promenade l'occasion d'en connoître l'objet. Vous savez comment cela a réussi. Votre candeur me séduisit. Je vous jugeai dans le besoin, & crus qu'il convenoit à M. de Spréville de se mettre à l'abri de la corruption de la cour, de l'inconduite de la ville, des folies du théâtre, en portant ses vœux à une femme, étrangère encore aux vices qui, dans ce pays-ci, déshonorent

la beauté ; & je crus qu'il vous convenoit aussi d'oublier vos malheurs avec un homme généreux , aimant la vertu par attrait , la modestie par goût. Cependant , comme l'inconduite dans le besoin se pare trop souvent des dehors qui intéressent , nous voulions savoir qui vous étiez : votre hôte indiqua le voiturier qui vous avoit conduit ; d'autres indices mirent sur la route de Saumur. Le duc y va , s'informe , connoît votre famille , apprend vos malheurs , votre imprudence , redouble d'amour , se justifie ses impressions , forme un plan , arrive chez moi , veut absolument passer pour mon fils , invente le prétexte de la loterie pour vous faire accepter une somme nécessaire aux premiers besoins. Vous savez le reste. „

Sophie , profondément surprise de ce qu'elle venoit d'entendre , n'estimoit pas assez madame de Buiffon.

val pour l'en croire aveuglément, & cependant ne rejetoit pas son récit comme une calomnie inventée à plaisir. Elle ne concevoit pas comment Belval avoit recouvré si promptement sa liberté ; car enfin cinq mois seulement s'étoient écoulés depuis leur séparation : mais elle ne pouvoit se cacher à elle-même qu'il étoit à Paris & qu'il y étoit chez une *fille* ; du moins ne croyoit-elle pas madame de Buiffonval assez imprudente pour supposer un fait qu'on pouvoit vérifier dans deux heures. D'ailleurs le reste des détails étoit trop circonstancié & trop conforme à ce qui s'étoit passé pendant deux mois, pour laisser après eux ces doutes qui naissent de la complication des événemens. Adélaïde, étonnée d'apprendre que S. Elme fût un duc, observa que ses qualités ne pouvoient jamais compenser les sacrifices qu'elles excuseroient, & qu'elle préféreroit le

servage à cet état brillant ; non par vertu , non par enthousiasme pour les Lucreces , mais par goût , par calcul , par égoïsme. Car enfin , disoit-elle , au sein même de la pauvreté il reste un cœur , & c'est quelquefois un présent qui vous met au niveau de tout le monde ; mais celle qui a vendu ses charmes ne possède plus rien , elle a donné à tout le monde le droit affreux de la marchander. Qui que ce soit peut venir l'humilier l'argent à la main. Elle se soustraira au traité , mais non à la honte des propositions. „Vous devez penser ainsi , dit madame de Buiffonval ; mais quelques années de séjour à Paris vous réduiront à de justes proportions cette vertu colossale. Mettez-vous dans la tête , que les hommes de toutes les classes n'ont plus qu'une mesure , qui est l'argent. Il n'y a plus que deux états dans le monde , le riche & le pauvre. La

noblesse, on l'achète, & quand on a de l'esprit, on s'en passe ; la probité, on s'en vante, & c'est comme si on la possédoit ; les talens, on s'en moque, pour s'éviter la peine de les acquérir. Mais l'argent est le point sur lequel tout roule. Il équivaut à l'honneur, il supplée à l'esprit, il remplace les qualités du cœur, il fait pardonner les écarts ; c'est un cinquième élément, vous ne pouvez pas plus vous en passer que d'air pour respirer. On compose sur les mœurs, sur la vérité ; mais la pauvreté dégrade tout ce qui l'approche. Voilà le catéchisme des plus honnêtes gens. Partant de ce principe sacré, examinons de sang froid, si c'est donc un crime d'aimer un jeune homme dont on est adorée ; de devoir à l'amour ce que le courtisan doit à l'art de ramper, le financier aux épreuves les plus viles, le marchand à l'astuce & à l'avidité, le spéculateur

aux combinaifons les plus téméraires ? »

Cette converfation fut interrompue, parce qu'elles arrivèrent à leur maifon. Mais ce n'étoit plus celle qu'elles avoient déjà habitées. L'ameublement n'étoit plus le même. Les glaces, les bronzes, les criftaux avoient remplacé de modestes effets: deux demoifelles vinrent lui demander fes ordres ; c'étoient les femmes destinées à la fervir. On ne favoit à quelle pièce donner la préférence, ou d'une chambre à coucher qui refsembloit au temple de l'amour, ou d'un fallon d'harmonie dans le goût afiatique, ou d'un cabinet de peinture décoré des tableaux les plus voluptueux, ou d'un boudoir que les grâces fembloient avoir paré pour une de leurs compagnes, ou d'une retraite confacrée à l'amitié, dont le plus bel ornement étoit des livres & quelques deffins.

Sophie parcouroit ces lieux enchantés avec attendrissement, &, surprise de n'y pas voir celui qui les avoit préparés, elle demanda à madame de Buiffonval si elle étoit dans le secret de cette absence. Le duc parut, & remercia mille fois Sophie de cette précieuse inquiétude.

Deux minutes après on l'avertit qu'elle étoit servie. La salle à manger répondoit au reste de l'appartement. Point de valets importuns. Madame de Buiffonval dit qu'elle avoit tout révélé. La conversation roula sur le goût qui avoit présidé à cet arrangement. Et l'appartement de mademoiselle Adélaïde, comment l'avez-vous trouvé, demande le duc? Personne ne l'avoit vu. Sophie se lève, on y court. Il n'y avoit ni marbre, ni dorure, ni richesse & peut-être plaisoit-il autant : tout y respiroit cette simplicité précieuse, dont le plus bel éloge est de ne jamais

mais fatiguer ni user les goûts. Sophie fut peut-être plus de gré à son ami de s'être occupé de la compagnie de ses anciens malheurs, que de tout ce qu'il avoit fait pour elle-même.

Puisque vous évitez, dit-il, les promenades, les spectacles, les lieux où la foule se rassemble, c'est un devoir d'embellir votre retraite.

Sophie ne voulut pas dans le même instant lui dire que tant de soins étoient perdus, mais elle ne se promettoit pas moins de ne jamais habiter un lieu si disproportionné avec l'état qu'elle avoit pris. Il se retira, dans l'ivresse du bonheur de ce que Sophie n'avoit rien remarqué des inconvéniens de ce nouveau domicile, & ramena madame de Buifsonval.

Sophie pria les femmes destinées à son service de se coucher, & demeura encore quelques instans avec

I.^e Partie.

H



Adélaïde, qui avoit moins d'humeur depuis qu'elle entroit pour quelque chose dans les dispositions généreuses du duc de Spréville. Elle lui raconta en détail la scène rare & intéressante de la dernière nuit. Adélaïde courut voir si les murs étoient encore de ceux qui disparoissent à volonté. Ne craignez rien, dit Sophie, quant ils seroient comme des coulisses d'opéra, Spréville craindroit d'avoir l'air de demander le prix de ses bienfaits, & ce n'est pas ainsi qu'il aime. En causant, elles se mirent à examiner & à ouvrir les commodes, chiffonnières, nécessaires, secrétaires; tout étoit garni de hardes, d'étoffes, de bijoux. Il y avoit des brasselets & un collier de diamans, de l'or dans les secrêts du nécessaire, un acte dans le secrétaire. C'étoit un contrat de douze mille livres de rentes viagères sur leurs deux têtes.

Tant de magnificence, des attentions si multipliées, si généreuses, les conduisoient de surprise en surprise. Un simple caprice ne détermine pas à des soins aussi délicats & à des présens aussi considérables. Si je n'avois jamais connu Belval, dit Sophie, je ne fais ce que je ferois; mais je ne trahirai pas mes sermens, & si j'ai pu m'immoler moi-même pour lui rendre la liberté, je lui ferai sans peine de moindres sacrifices pour conserver son honneur. Eh bien! ma chère Adélaïde, je l'accômplis sans hésiter ce sacrifice, & dans le fond de mon ame je suis convaincue que Belval n'est qu'un ingrat, & peut-être pis. La seule chose qui combatte ce pressentiment, c'est que sensible, malgré moi, aux procédés du duc de Spréville, je ne cherche peut-être qu'une excuse à un sentiment que je ne dois pas m'avouer.

Elles terminèrent cet entretien par

la ferme résolution de ne pas demeurer dans cette fastueuse maison , & de prendre toutes les mesures possibles pour s'assurer de la perfidie ou de l'innocence de Belval. Si Sophie eût osé descendre au fond de son ame, elle se feroit peut-être consolée de le trouver coupable. Car sa vertu résistoit bien mieux que son cœur aux procédés du duc de Spréville. Elle passa la nuit dans une continuelle agitation , & fit vingt projets différens. Dès que le jour paroît, elle va réveiller Adélaïde & la prévenir qu'elle quitte ces superbes appartemens , pour rentrer dans l'auberge de la rue Saint-Jacques. Sa cousine la suivit sans mot dire. Dans la même matinée, celle-ci va chez madame de Buiffonval, & sans l'instruire du parti violent qu'elles ont arrêté, elle la prie de venir avec elle chez mademoiselle A . . . où Belval étoit censé loger. Madame de Buiffonval ac-

cepte. Elles se mettent en course, & apprennent qu'il est parti pour la province, & que depuis la mort de son père, survenue trois semaines auparavant, il n'habitoit plus Paris.

Cet éclaircissement légitimoit un chagrin sans dissiper toutes les inquiétudes. Mais lorsqu'en retournant, madame de Buiffonval apprit la retraite de Sophie, elle entra dans une fureur qui s'exhala par une scène violente avec Adélaïde. Elle leur reprocha de l'ingratitude. Adélaïde riposta par une morale aigre, & elles se séparèrent en se promettant mutuellement la rupture la plus complète.

Sophie, ne pouvant plus douter de l'infidélité de Belval, en conclut combien il étoit dangereux de croire aux hommes, & raffermir ses principes contre toute espèce de séduction. Elle eut besoin de son courage. Le duc de Spréville étoit allé à midi

plus tendre, le plus désintéressé ne peut rien compenser à vos yeux. — D'abord je ne suis pas libre : mais si les événemens me rendoient la liberté, pour la reperdre encore, je voudrais conserver ce que vous appelez de l'orgueil, & qui n'est qu'une estimable fierté. — Oui, c'est cet orgueil qui est la passion de votre sexe. — Je voudrais que l'homme que j'aimerois comptât pour quelque chose le plaisir pur d'être aimé pour lui-même. — Il y auroit trop d'égoïsme dans cette façon de sentir. — Je voudrais qu'il eût mon cœur, qu'il aimât comme j'aimerois ; alors il ne redouteroit pas le modeste afile de la médiocrité... Mais le ciel ne m'a pas destinée à de si douteuses pensées, & si, malgré moi, elles agitoient mon esprit, je devrois les éloigner. — Eh bien ! il faut se soumettre à vos volontés : oublions le séjour que j'avois eu tant de plaisir à parer pour

vous : mais du moins acceptez- en un plus simple ; souffrez que j'écarte à jamais certaines craintes, des soins pénibles.... Vous avez déjà tant de fujets de peines, du moins délivrez-vous des fous domestiques. — Si les privations coûtent moins à mon cœur que certaines jouissances ne l'affligeroient, que dois-je faire ? — Me soupçonneriez-vous capable de mettre la plus légère condition aux médiocres services que vous rejetez avec tant de cruauté ? Si vous saviez, belle Sophie, le mal que me font vos refus, je vous jure que vous les adouciriez. — Pensez-vous qu'ils ne me coûtent rien ? Oui, je ne rougis pas de vous l'avouer, parce que cet aveu sera sans fuite, mon cœur est d'intelligence avec vous. Un penchant violent m'entraîne, mais je le combats ; & comme la vertu a ses bornes, je m'éloigne de la nécessité de vous voir. L'amour est dans vos

pourquoi nous tourmenter, nous séparer, nous opposer aux vues de la nature sur nos cœurs? — C'est que le passé & les conventions sociales élèvent entre nous des barrières insurmontables. C'est que je ne puis plus disposer de moi sans faire un parjure; c'est que les fautes d'autrui, qui sont peut-être une excuse, ne nous dispensent de cette sévérité de principes qu'on abjure, qu'aux dépens du bonheur réel. — Mais enfin si les fuites sont une foiblesse, le sentiment est une vertu. Il sera pur comme votre ame. Mettez mes sermens à l'épreuve. — Vous devez donc être heureux, car je cache bien mal ce sentiment, auquel vous daigniez attacher du bonheur.

Cette conversation, quoique longue, ne se termina pas-là. Il est impossible de suivre les amans dans leurs discussions. Ces discours qu'ils répètent sans cesse & qu'ils n'épu-

sent jamais ; ces querelles qui naissent d'une contrariété passagère & meurent au sein du plaisir ; ces promenades champêtres , si monotones pour les ames indifférentes , & où les ames amoureuses retrouvent avec tant d'intérêt un chiffre , des oiseaux , un gazon , des ruisseaux qui mêlent & confondent leurs eaux , ne peuvent plus reparoître dans nos livres : non que ces douces images aient vieilli , la nature ne s'use jamais ; mais la poésie les a prodiguées pour la galanterie , & elles ne devoient servir qu'à exprimer le sentiment.

Le duc de Spréville , qui n'avoit pas encore rencontré tant d'élévation & tant de délicatesse , s'abandonnoit aux transports d'une passion véritable. Il savoit en général que monsieur de Belval avoit perdu beaucoup de droits à l'estime publique ; mais il ne croyoit pas devoir se permettre la plus légère délation auprès

de Sophie. Il fut cependant curieux de savoir qui avoit pu l'autoriser à un procédé aussi lâche en apparence ; & s'il n'avoit gardé aucune mesure ; il se proposoit de faire parvenir à Sophie ce qui devoit lui rendre la tranquillité. Il avoit eu occasion de souper une ou deux fois avec mademoiselle A Il fut la voir , & jeta la conversation sur la perte qu'elle venoit de faire. — Quelle perte, dit-elle ? — Monsieur de Belval. — Je ne sache pas qu'il soit perdu. Ce n'est pas au moment qu'il hérite, qu'on se défait d'un amant. — On m'avoit dit qu'il s'étoit marié. — Plaisant mariage ! une femme qu'il n'a jamais vue. — Ce n'est pas moins sa femme. — Qui , mais bientôt elle ne la fera plus : une créature qui l'a trompé, qui vivoit avec le gouverneur du château où il étoit renfermé ! — Qui peut avoir conté de telles anecdotes ? — Qui ? Le gou-

verneur lui-même. J'ai lu les lettres. — Vous l'assurez; il faut bien vous en croire. — Vous dites cet *il faut m'en croire*, comme si vous en doutiez. Eh bien! je vais vous prouver qu'il faut m'en croire.

Au même instant elle fait un porte-feuille, en fait fauter la serrure, cherche les lettres, & en donne une à lire au duc. Le vieux gouverneur, ayant appris l'évasion de Sophie & celle de Belval, mandoit à son père, qu'il connoissoit beaucoup, les détails suivans. „ Il faut que votre fils soit tout-à-fait enforcé.
 „ Ne consentez jamais à un pareil mariage. Il n'y a pas plus de mœurs que de fortune; & s'il faut tout vous confier, c'est que, malgré ma goutte & mes soixante ans, j'ai, comme un autre, partagé les faveurs de cette beauté complaisante. Au reste, elle est jolie; c'est tout ce qu'on en peut

« dire. » Mademoiselle A..., triomphant, raconta que monsieur de Belyal vit cette lettre quinze jours après son mariage, & que l'ayant combinée avec un prétendu accident qui avoit fait demeurer sa prétendue femme six semaines dans un village, il en avoit conclu qu'elle n'avoit pas besoin de lui pour être mère, & regardé ce mariage comme non avenu. Au reste, ajoute mademoiselle A..., s'il est difficile de m'en croire, vous pouvez faire chercher cette beauté dans Paris, car elle y vit dans quelque faubourg, & Belyal m'a même assuré l'avoir vue une fois dans un carrosse de place.

Le duc de Spréville, à la torture pendant tout ce récit, changea de propos, & quelques minutes après quitta mademoiselle A... pour venir s'abîmer dans ses réflexions sur ce qu'il venoit d'entendre. Au premier moment, Sophie ne lui parut plus qu'une

qu'une créature adroite, qui jouoit tout-à-la-fois la vertu, l'amour & son amant ; mais la réflexion & l'amour la vengèrent bientôt de cette injustice passagère. Il se dit, sur-tout à lui-même, qu'une femme sans principe n'auroit jamais risqué la fortune considérable qu'il lui avoit offerte la veille. Cependant la lettre de ce militaire le ramenoit, malgré lui, à des soupçons qu'il ne vouloit pas croire & qu'il ne pouvoit tout-à-fait rebuter.

Il étoit impossible de les éclaircir avec Sophie ; & après avoir médité sur la façon de se détacher d'une ingrate, il ne trouva d'autre expédient que de raconter à Adélaïde une partie de ce qu'il venoit d'apprendre.

Elle se troubla, rougit, nia faiblement les principaux faits, & finit par ces mots : Belval est excusable ; vous êtes fondé dans vos soupçons ; je n'ai pas le droit de vous persua-

der : mais je n'en dois pas moins à la vérité, d'attester devant le ciel, vengeur de l'imposture, que la vertu de Sophie surpasse encore ses malheurs, & que cette fille courageuse & sensible, victime de l'amour, en sent tous les feux, sans jamais en connoître les foiblesses. C'est déjà quelque chose de refuser des bienfaits qui donnent l'indépendance & vengent de la légèreté perfide d'un époux, qui ne fait pas se défier des apparences ; mais c'est le comble de l'héroïsme, de refuser les bienfaits de l'homme qu'on adore. L'avenir vous prouvera, monsieur le duc, s'il existe entre nous une coupable intelligence pour cacher des fautes réelles & supposer des vertus imaginaires.

Ce discours ne fit qu'augmenter chez monsieur de Spréville l'étonnement dans lequel l'avoit jeté le récit de mademoiselle A.... Il se jura à lui-même d'être le réparateur des

maux qu'avoit faits la calomnie, ou des torts de l'âge & de l'inexpérience; car dans tout ce qu'on ne lui révéloit pas, il croyoit voir qu'il y auroit pourtant quelque chose à pardonner. C'est de la bouche de Sophie même qu'il voulut apprendre son secret; il résolut d'aller le lendemain lui ouvrir son ame & lui demander à lire dans la fienne.

Adélaïde l'avoit prévenu, & déjà Sophie, instruite des procédés de Belval, avoit rassemblé toutes les forces de son ame pour conserver l'estime de Spréville. Elle ne vouloit pas demeurer à Paris, parce que l'amour auroit triomphé de toutes ses résolutions; elle ne vouloit rien accepter du duc, dans la crainte de ternir la délicatesse & l'élévation du sentiment qui le maîtrisoit, & sur-tout d'altérer l'opinion qu'il avoit conçue d'elle. Le sein de sa famille lui étoit fermé; sa patrie devoit lui devenir étrangère;

fi les circonstances le commandoient. D'accord sur tous les articles, Sophie profite de la première diligence & va jusqu'à Châlons, d'où elle vouloit s'informer du genre de vie que menoit son oncle, & dresser en conséquence la lettre qui devoit le prévenir de son arrivée. Ses recherches furent vaines. Plusieurs personnes, qui connoissoient Tournus, l'assurèrent même que le nom qu'elle donnoit y étoit entièrement inconnu. Croyant que la mort en avoit disposé, elle va dans cette ville, y continue ses perquisitions, & parvient enfin à découvrir que monsieur de Langes (c'étoit le frère de sa mère) s'étoit depuis long-temps retiré à la campagne, & y vivoit avec les payfans, sans jamais laisser approcher de sa maison qui que ce pût être. Il avoit même changé de nom, & n'étoit connu que sous celui de Ctésiphon. On ajouta à ces détails tous les ridicules qu'on pro-

digue à ceux qui se passent de la société des hommes , & qui affichent une existence philosophique.

Cette découverte redoubla l'empressement de Sophie , qui entrevit dans cette solitude l'obscurité qu'elle cherchoit , mais ne la laissa pas sans inquiétude sur le succès. Elle débuta par cette lettre :

„ Je suis votre nièce. Cette raison
 „ est foible , puisque je ne m'en sou-
 „ viens qu'au moment où j'ai besoin
 „ de vous : mais je suis malheureuse ;
 „ à ce titre vous m'ouvrirez votre
 „ asile. Ne craignez aucune gêne , au-
 „ cune indiscretion. L'adversité m'a
 „ mise au point où il faut être pour
 „ craindre les hommes & n'aimer
 „ que la profondeur des forêts. Pro-
 „ noncez sur mon sort.

„ SOPHIE B.... „

Elle reçut pour réponse :

„ Vous trouverez chez moi l'hof-
 „ pitalité : mais au bout de huit

„ jours je vous rendrai un plus
 „ grand service; c'est de vous met-
 „ tre à même de quitter un triste
 „ séjour & de rejoindre votre fa-
 „ mille. CTÉSIPHON. „

Sophie partit une heure après avoir reçu ce billet; elle mit un habit de payfanne, & trouva son oncle occupé à tailler des arbres. Sans interrompre son occupation, il lui dit: ma nièce, vous êtes bien jolie, je ne suis pas surpris que vous ayez fait des folies: car il n'y a qu'elles qui puissent rendre malheureuse à votre âge. — Je ne vous cacherai pas celles que j'ai faites; & si elles sont blâmées du vulgaire, au moins suis-je sûre qu'elles trouveront grâce aux yeux d'un homme comme vous. — Savez-vous que je ne suis qu'un payfan? — Vous devez voir à mon costume que j'ai déjà adopté cet état. — Ceci m'a bien l'air d'un dépit amoureux. — Il ne faut perdre le temps en con-

jeçtures qu'avec celles qui veulent avoir des secrets. — Nous faurons donc les vôtres.

Quand son arbre fut taillé, il embrassa Sophie & lui dit : je vais vous montrer votre chambre, vous donner une personne pour vous servir, & vous souhaïter le bon soir. Sophie répondit qu'elle n'acceptoit cette personne que pour quelques jours, parce qu'elle se serroit elle-même.

Il s'éloigna en répétant tout bas entre ses dents, c'est une fille bien rusée, ou une fille bien aimable. On verra dans la suite la raison d'un accueil aussi glacial.

Transportée dans une solitude aussi profonde, seule avec un homme aussi sauvage, Sophie s'effraya de sa propre résolution & se défia de son courage. Mais bientôt elle demanda au ciel de nouvelles forces & sentit renaître ses premières résolutions.

La personne qu'on lui avoit donnée pour la servir étoit une payfanne assez intelligente , qui lui propofa d'abord de lui faire voir la maifon & fes dépendances. Déjà Sophie parcouroit avec intérêt les différentes retraites de ces animaux domestiques , que l'homme élève pour les immoler à des besoins imaginaires. On dit que la chaffe eft un plaifir barbare , & bien des gens ont en horreur les pièges tendus aux paifibles habitans des bois , ou les affaffinats des oifeaux qui habitent les champs : mais n'y a-t-il pas un degré de cruauté de plus encore à élever familièrement fous fes yeux des animaux , à les nourrir de fa main , à les mettre à l'abri de l'inclémence des faifons , & puis à les égorger dans le moment où peut-être ils rendoient grace à leur hôte de fes bienfaits ? Sophie parcourut auffi les potagers qui raffemblent des richesses fi variées. Peut-

être n'admire-t-on pas assez ce prodige qui se répète à chaque instant sur la terre , qui donne sur le même espace des fucs si différens , & distribue l'acide, les parfums, la douceur, la force ; mélange les couleurs, & satisfait tout-à-la-fois nos goûts, nos caprices & nos besoins.

Ce séjour annonçoit par - tout le bonheur, l'aïfance, l'amour de l'ordre. Ni dans les vêtemens, ni dans les maisons on ne retrouvoit les traces de la pauvreté, qui affligent souvent les regards, jusques dans les vastes habitations des grands ou des riches. Dans ce siècle il n'y a plus d'intervalle qui les sépare.

Tout ce que Sophie venoit de voir jeta son ame dans les douces pensées que donne aux ames sensibles l'innocence des champs. Elle ne redouta plus l'avenir, & s'étant retirée de bonne heure, elle s'endormit au milieu des images les plus consolantes.

Le lendemain le soleil précéda son lever de bien peu d'instans. Ctésiphon lui fit proposer de venir déjeuner avec lui dans un cabinet de verdure, que lui-même avoit façonné. Déjà il avoit perdu de sa sévérité : elle s'adoucit tout-à-fait après que Sophie lui eut rendu compte de ses sensations en parcourant ses vergers, ses bosquets. Puisque vous paroissez vous plaire dans ce lieu champêtre, lui dit-il, je vais vous mettre au fait de ma manière d'y exister ; mais comme il m'est impossible de parler long-temps de moi-même, je me suis amusé à écrire mon histoire. Il tira un cahier de sa poche, qu'il lui remit. Lorsque vous l'aurez lu, ajouta-t-il, nous discuterons mes principes. Vous trouverez ma tête & mon style un peu exaltés. J'étois plus jeune quand j'écrivis ce fragment, & surtout dans l'ivresse de la jouissance. Il se retira, & laissa Sophie à même

de satisfaire son avide impatience.

„ Ctésiphon n'avoit presque jamais connu le trésor de la santé, les douces sensations de la joie, ni même l'apparence de la félicité. Elevé au milieu des orages domestiques, le plus grand service qu'on put lui rendre, lorsqu'il atteignit l'âge de raison, fut de lui laisser ignorer la destinée de son père. Sa mère étoit depuis long-temps au tombeau ; elle avoit laissé deux filles. Il ne pouvoit entendre nommer l'une sans rougir, & l'autre, qui étoit la mère de Sophie, l'avoit paisiblement oublié à Saumur. Des dettes héréditaires le rendoient pauvre au milieu d'assez vastes domaines. Humilié des crimes, des torts de sa famille, il choisit, non une solitude, mais un désert, où, suivi de quelques anciens serviteurs, il n'emporta que l'estime de lui-même & la consolation de n'avoir pas besoin des hommes.

„ Son premier soin fut de rétablir des bâtimens qui, jadis, avoient servi pour travailler le plus utile des métaux ; & dans peu de temps on pourvut aux choses de nécessité. Ces généreuses compagnes de notre existence, dont le lait abondant est le plus sain & le meilleur des alimens ; les oiseaux domestiques, qui ne vivent que pour nous, reçurent les soins intéressés de ses serviteurs. On fit quatre parts d'un terrain qui n'attendoit que la charrue & la semence. Dans l'une on transporta ces arbres nourriciers, qui se couvrent de fruits parfumés & conservent leurs présens jusqu'à la fin de l'automne. Sur le sein préparé de la seconde, naquirent ces végétaux qui se pressent de croître pour appaier la faim du cultivateur. On confia à la troisième les germes d'où s'échappent ces tiges qui couronnent les épis ; & la dernière enfin fut consacrée à ces riches pâturages, la parure de la

terre & la récompense des animaux qui la cultivent.

„ Non loin de sa maison étoit une forêt sauvage, dans laquelle il pratiqua des sentiers solitaires, des cabinets de méditation, des grottes champêtres ; c'étoit là son véritable séjour dès que la verdure commençoit à vêtir les arbres. Il ne le quitoit que dans ces momens où les eaux bienfaitantes s'échappent des nuages pour rafraîchir le sein embrasé de la terre, ou dans ces terribles ouragans qui traînent à leur suite les vents dévastateurs, la foudre fillonnant les airs, la grêle qui détruit l'espoir du laboureur, & les pluies qui forment les torrens.

„ Les deux premières années furent employées à placer dans son habitation ce qui pourvoit aux besoins journaliers, & à donner des plaisirs innocens & variés. Il ouvrit un asile à quelques familles de co-

lombes, dont la nombreuse postérité couvrit bientôt les champs. L'abeille laborieuse trouva des maisons transparentes, voisines d'une eau limpide & d'arbuſtes parfumés. On voyoit, sur le penchant des monts, errer des troupeaux. La richesse de leur toison annonçoit la bonté des pâturages. Un vaste enclos renfermoit de jeunes poulains, qui déjà promettoient de soutenir la gloire de leur race. Des lacs, creusés par la nature, nourriſſoient la nombreuse espèce de poissons, qui dans le sein de l'onde se met à l'abri des fureurs de la terre.

„ Ctésiphon avoit choisi un terrain favorable à ces plantes délicates qui portent dans leur sein le remède à nos maux. Flore avoit son empire à côté. Les vergers, qui conduisoient au temple de Pomone, n'étoient pas éloignés.

„ Au milieu de ces jouiſſances paisibles,

fibles , Ctéfiphon étoit heureux ,
& fur - tout il fentoit fon bon-
heur.

„ Hélas ! fe difoit - il fouvent à
„ lui-même, tandis que les mortels
„ infenfés luttent contre les flots,
„ tourmentés par un élément per-
„ fide, vont chercher à travers les
„ naufrages des trésors incertains ;
„ tandis que la Gloire , déeffe men-
„ fongère , les conduit dans les
„ champs du carnage & les berce
„ de la manie des conquêtes ; tan-
„ dis que l'ambition les anime à la
„ poursuite de la faveur volage, je
„ règne dans ces paifibles lieux,
„ Mes jours font fans nuages , mes
„ nuits fans inquiétudes , mon ré-
„ veil fans defirs ; le passé fans re-
„ mords , le présent fans chagrins ,
„ l'avenir fans craintes. Qu'ai-je fait
„ pour pofféder tant de biens ? Do-
„ cile à la voix de la nature , je me
„ fuis borné à jouir de fes préfens.

I.^e Partie.

K

„ Peut-être que le bonheur est dans
 „ son étude. „

„ L'inclémence des saisons , nécessaires sans doute à ses opérations ; le profond sommeil qui paroît suspendre l'activité de ce feu caché qui anime ses moindres productions ; la rigueur des frimats , qui interdit à l'homme l'usage de la campagne , le firent appercevoir de la nécessité des livres. Son choix se porta sur ceux qui découvrent les secrets de la nature , ses richesses , & donnent en même temps les moyens de se les approprier. Il admit aussi les œuvres de quelques philosophes , où l'ame puise de nouvelles forces ; les observations de quelques cultivateurs éclairés sur ce qu'on peut attendre de la combinaison des sels , des eaux & de l'air : il ne dédaigna point les spéculations économiques de quelques esprits sages , qui ont cultivé & fait chérir le plus consolant des arts.

„ Les écrivains utiles n'excitent point chez les hommes cet enthousiasme qui s'échauffe à la vue des brillantes productions du génie ; mais ils font de tous les temps , propres à tous les climats , nécessaires à toutes les conditions. Bienfaiteurs de l'humanité , ils éclairent , encouragent , prédifent les succès ; ils deviennent les guides , les conseils , les amis de ceux qui se livrent à ces travaux , pénibles fans doute à ceux qui ne travaillent que pour autrui , mais si doux pour l'homme indépendant qui veut leur devoir son existence.

„ Ces arrangemens divers ne se firent point fans que tout ce qui entouroit Crésiphon n'y trouvât aussi sa félicité. Né voulant voir que des heureux , il fit circuler l'abondance parmi ceux qui l'avoient suivi. Ce n'étoit pas des mercenaires , mais des co-opérateurs. Né pensant pas qu'on pût acheter le temps & la liberté d'un

homme, il s'affocia des amis qui partagèrent ses goûts. Deux familles composoient ses entours. L'une étoit chargée de la culture des terres, l'autre de l'économie intérieure & des affaires du dehors. Le chef de la première s'appeloit *Henri*. Le ciel lui avoit donné trois garçons & une fille. C'étoit un homme de sens, laborieux, & dont l'exemple étoit une excellente éducation. Le chef de la seconde se nommoit *Charles*. Il avoit trois filles; & un neveu, jeune encore, le consoloit de n'avoir jamais eu de fils. Industriel, propre au commerce de détail, infatigable, esclave du bon ordre, jaloux de conserver la réputation qu'il s'étoit faite. Il n'y avoit qu'une table le soir pour ces deux familles. Souvent Ctésiphon y prenoit place, & quoique ce fût toujours la première, nulle gêne, nulle contrainte. Il desiroit bien intérieurement que l'amour & l'hymen

unissent ces deux familles; mais les enfans devoient à jamais ignorer ces vues éloignées, de peur que, leur inclination ne s'accordant pas avec cette disposition paternelle, ils ne soupçonnassent qu'on vouloit commander à leur cœur. Ctésiphon hésitoit lui-même s'il inviteroit une compagne à partager sa félicité. Couler ses jours avec une femme douce & raisonnable, qui fût apprécier le bonheur d'être mère, ne dédaignât pas les soins du ménage & se contentât de faire le bonheur d'un homme; avoir une seconde ame ouverte aux épanchemens de la confiance, une amie qui dissipât ces petits nuages inséparables de notre nature, décidât par le poids de son opinion cette foule de petites incertitudes qui naissent de la prudence : un état aussi doux lui sembloit la dernière période de la félicité. Mais où rencontrer une femme qui eût tout-à-la-

fois les agrémens de la jeunefse & les avantages de la raifon , qui trouverât le bonheur dans une retraite auffi profonde ? Si fon efprit eft fans culture , bientôt la converfation languit & s'épuife ; fi cet efprit eft orné , des fouvenirs n'amèneront-ils pas des regrets ? Il falloit une femme qui n'eût pas connu les mœurs du fiècle , & eût reçu de la nature les difpofitions promptes avec lesquelles on fupplée bientôt à une éducation tardive. Il lui vint dans la penfée de ne pas chercher au loin un être imaginaire , mais de s'en former une felon fes goûts. Parmi les trois filles de Charles , il y en avoit une qui promettoit d'être tout ce qu'on voudroit. Elle commençoit fon quatrième luftre. De beaux yeux , un fouris charmant , la fraîcheur de la fanté , une taille bien prife , voilà tous fes avantages phyfiques. Ctéfi-phon fit part de fes projets à Char-

les. „ Mon deſſein eſt d'élever votre
 „ fille pour moi, de lui inſpirer
 „ les goûts que je chéris dans une
 „ femme ; de lui donner les talens
 „ qui rendent les liaiſons durables,
 „ & mettent une mère à même d'é-
 „ lever ſes enfans. Si ſes inclinations
 „ ne contrarient pas mon plan, l'hy-
 „ men unira nos deſtinées ; ſi ſon
 „ cœur ne va pas au-devant de ce
 „ lien, je lui donne la moitié de ce
 „ que je poſſède, pour la mettre
 „ dans l'heureuſe poſition de choi-
 „ ſir un parti, qui ſupplée à ce que
 „ je n'aurai pu pour ſon bonheur. „

„ Charles n'avoit point aſſez de
 termes pour exprimer ſa reconnoiſ-
 ſance, & après l'avoir laiffé maître
 de ſa fille, il prit la liberté de lui
 adreſſer quelques réflexions. Elles
 rouloient ſur le caractère indocile de
 Liſe (c'étoit le nom de ſa fille) élevée
 par une mère trop indulgente : ſur
 la difficulté extrême de plier à ſes

goûts une personne dont les idées sont déjà dirigées vers un tout autre état ; sur les dangers de voir naître un dégoût mutuel ; chez lui , par le peu de ressources que lui offriroit une fille de seize ans ; chez elle , par l'intervalle qui se trouvoit entre un homme aussi philosophe & une villageoise qui n'avoit que son ignorance.

„ Soit que Ctésiphon sentît qu'il est un besoin auquel ne peuvent suppléer tous les autres biens ; soit que son amour-propre lui promît de le faire triompher des difficultés qu'élevait le bon sens de Charles , il persévéra , & il ne fut plus question que des arrangemens à prendre pour éloigner tout ce qui pourroit attenter au respect dû à l'innocence , & faire naître la jalousie , prompt à troubler l'union des familles.

„ On ne trouva rien de plus simple que la cérémonie d'un mariage. Elle

fauvoit les dehors, mais elle ôtoit à Life la liberté. Avant de parer à cet inconvénient, son père crut devoir interroger son cœur. Il l'entretint de Ctésiphon, elle se répandit en éloges. Il parle de mariage, elle rougit. Simple, crédule, il ne falloit pas une grande éloquence pour persuader à Life que si l'avenir n'étoit pas aussi brillant qu'il se présentoit, il y avoit plus d'un moyen de changer son état.

„ Charles, étant sûr de ses dispositions, eut le même entretien avec sa fille aînée. Il avoit quelques raisons de soupçonner que le second des fils de Henri avoit su lui plaire. Leur conversation lui apprit la justesse de ses conjectures. Sa fille, qui s'appelloit Justine, pleura, comme si l'amour étoit un crime; & son père l'ayant laissée maîtresse de son choix, elle l'en remercia, comme si cette liberté étoit un bienfait.

„ Ctésiphon, instruit de ce qui s'é-

toit passé, trouva bientôt l'occasion de demander à Life son cœur & sa main. L'un est plus aisé que l'autre, répondit - elle. Il est bien aisé de vous aimer, & bien dangereux de vous épouser. Vous êtes aimable & vous êtes savant, deux raisons pour être fort difficile. Ctésiphon, interdit, ne savoit s'il rêvoit. Pourquoi? Il ignoroit que la fille la plus simple a toujours de l'esprit, dès qu'il s'agit des intérêts de son cœur, & que la nature rend bien éloquente. Il dissipa ses craintes; & son père l'ayant conduite chez un notaire, elle crut qu'un contrat étoit un mariage.

„ Ctésiphon l'ayant ramenée chez lui, elle conserva ses habits champêtres : & l'unique différence qui survint dans son nouvel état, fut de substituer des études aux travaux; le dessin, la lecture & la musique, aux soins du ménage. Un seul point l'in-

quiétoit. Elle avoit cru que l'hymen n'admettoit pas des nuits solitaires. Une vanité secrète avoit plus de part à ces réflexions que le desir de changer d'état. Elles naïssent dans son esprit agité, & mouroient dans son ame. Un événement occasionna quelque chagrin. Sa sœur acquit la certitude d'être bientôt mère. Elle s'affligea de ne point être admise aux faveurs de la nature, & lorsqu'elle apprit cette nouvelle, des pleurs involontaires remplirent ses yeux.

„ Cependant ses progrès étoient rapides. Il fallut même donner des bornes à son application ; mais la passion nouvelle qu'allumoit dans son ame le desir de savoir, l'éloignoit de toute occupation domestique. Ctésiphon mêloit à ses leçons tant de douceur, tant d'intérêt, qu'un sentiment trop vif pénétra dans son ame. Croyant que s'y livrer étoit obéir à son devoir, elle connut

tout l'empire d'une première passion.
 „ Vous m'aimez avec tendresse, lui
 „ disoit-elle, vous faites tout pour
 „ moi; le plus précieux des biens
 „ à vos yeux, le temps, vous me
 „ le donnez. Mes desirs, à peine for-
 „ més, vous trouvent prêt à les sa-
 „ tisfaire. Je vous chéris au point
 „ que chaque mot, chaque son,
 „ chaque trait me rappelle votre
 „ image, & cependant je desire en-
 „ core. Je fais bien que j'ai tout, &
 „ cependant il me manque quelque
 „ chose. „ Ctésiphon sourioit, la
 ferroit dans ses bras, portoit l'entre-
 tien sur d'autres objets, ou faisoit
 quelque prétexte de s'éloigner.

„ Il s'applaudissoit de son élève.
 Déjà il appercevoit le germe des ver-
 tus auxquelles il attachoit sa félicité,
 lorsqu'une visite bien imprévue vint
 interrompre le charme de ses occu-
 pations.

„ Un inconnu lui fait demander

quand il pourra lui remettre un paquet contenant des papiers essentiels à la mémoire de son père. Il répond qu'il est à ses ordres ; & après ces premiers détails de politesse, ce monsieur lui demande une heure, temps nécessaire pour l'instruire. Ctésiphon l'ayant assuré de son attention, l'inconnu commença en ces termes :

» Je suis le comte de Maugran, l'ami de votre famille. Mon père fut compris, comme le vôtre, dans la malheureuse affaire du général..... ; & , victime comme lui de la préoccupation des juges, une fuite prudente m'a soustrait à la rigueur du ministre des loix. Forcé de dérober mon existence à son œil vigilant, j'avois choisi la chaumière d'un laboureur pour asile, & j'y vivois presque heureux avec des livres & un étui de mathématiques, lorsque le hasard amena dans ce canton le président

de F*** ; c'étoit l'ennemi de votre père & l'un de nos juges. Quoique mon changement de nom & mon déguifement me raffuraffent contre toute espèce d'inquifition , l'idée feule de rencontrer cet organe de l'injuftice me foulevoit. Il avoit amené dans fa terre une demoifelle , coupable fans doute , mais bienfaifante. J'étois un jour affis fur le bord de la rivière , un livre à la main & ma ligne de l'autre. Je la vois s'avancer. Le temps s'obfcurciffoit & fembloit préparer un orage. Elle me prend pour un payfan , & me propofe une récompense fi je veux aller jufqu'au château dire qu'on lui envoie un carroffe. Je lui répons : mademoifelle , la pluie pourroit vous furprendre pendant que je ferois cette courfe ; permettez que je vous mène à l'abri dans cette maifon d'où j'enverrai au château. La pluie , & fur-tout le vent précurfeur de l'orage ,

la forcèrent d'accepter. A peine, en effet, fut-elle à couvert, que le tonnerre, roulant dans les airs, confternoit tellement la nature, que cette demoiselle fut la première à s'opposer à ce que personne fût au château. Sa beauté, son ton humain, son extrême politesse, firent sur moi cette première impression à laquelle succède l'intérêt. Elle me demande si je n'ai pas servi. Je lui réponds que j'ai suivi le général.... dans l'Inde. A ce mot elle soupire. — Y avez-vous connu monsieur de *** (Elle me nomme votre père) ? Je lui dis ma fortune, répondis-je ; mais sa mort injuste m'a plongé dans le deuil. — Son visage change de couleur. — Sans doute, mademoiselle, que vous n'y prenez pas d'intérêt, puisque vous demeurez sous le même toit avec son plus cruel persécuteur. — Vous vous trompez, me dit-elle, monsieur le président est le protecteur de l'infor-

tuné ; il le foulage, & ne persécute pas même le coupable. A ces mots le bruit d'une voiture se fait entendre. Elle apperçoit le président, me jette sa bourse, & n'a que le temps de me recommander d'être le sur-lendemain à dix heures du matin sur le bord du fleuve. Le président ne nous remercie seulement pas du petit service de l'hospitalité, & l'emmène brusquement au château.

„ Mon premier soin fut de m'informer du nom, de l'état, des qualités de cette demoiselle. Son nom étoit mademoiselle de Croisy. Elle étoit la maîtresse du président : celui-ci, dur & défiant, comme tous ceux qui achètent leurs plaisirs ; elle, patiente & malheureuse, comme la plupart de celles qui les vendent. Elle fut exacte à l'heure marquée. Nous reprîmes notre conversation, & d'abord je lui appris que le président avoit condamné votre père & prononcé

prononcé son arrêt de mort. A ces mots elle s'évanouit & perd connoissance dans mes bras. Je n'avois rien pour la faire revenir. Espérant trouver un flacon dans ses poches, j'y cherche. J'y rencontre une boîte sur laquelle étoit un portrait de votre père. J'y trouve aussi une eau spiritueuse qui rappela les sens de cette personne. Revenue à elle-même, secourez, dit-elle, la fille coupable de votre malheureux ami, & arrachez-moi des bras de son bourreau. Je lui rends confiance pour confiance, & nous concertons le plan de son évasion. Il n'étoit pas difficile à exécuter. Sans doute la Providence a béni nos démarches. Votre sœur, monsieur, n'est pas loin d'ici. Elle m'a confié ses égaremens. Ne pouvant lui rendre l'innocence, je lui rendrai du moins des droits à la société, & ce qui vaut mieux, le repos de l'ame. Nous venons vous

demander un afile , & vous prier d'accepter une somme fuffifante pour répondre à nos befoins. Elle fructifiera dans vos mains économes. Nous nous réunirons tous trois pour réhabiliter la mémoire de votre père ; & fi les hommes , une feconde fois injufte , font fouds au cri de la nature , nous creuferons une tombe commune dans ce défert , & peut-être le ciel , en récompense de nos efforts , nous accordera - t - il encore quelques beaux jours. — Croyez , monsieur , que rien n'échappe à ma reconnoiffance , de ce que vous faites pour ma fœur & de ce que vous méditez pour l'ombre déshonorée de mon père. Mais avant de vous répondre , acceptez quelques rafraîchiffemens. Il le conduifit dans le fallon des tilleuls. Huit arbres qui formoient un dôme presque impénétrable au dieu du jour , étoient partagés par des bancs de gazon. La

nymphes Aréthuse, représentée par une statue d'argile, verfoit une eau limpide. On apporta des corbeilles de fruits, quelques mets simples; & sur la fin de ce repas frugal, Ctésiphon revint au sujet de leur entretien. „ Le genre de vie que j'ai adopté, lui dit-il, est si extraordinaire, que vous & ma sœur n'y trouveriez pas la félicité. Il n'est pas rare de voir des personnes qui vivent dans la retraite; mais elles l'embellissent avec les débris de leur fortune passée, y appellent souvent des transfuges d'un monde ingrat, & finissent par s'y ménager les ressources du plaisir: au lieu qu'en me retirant dans ces bois épais, non-seulement je n'ai pas laissé d'accès aux humains, mais de plus j'en éloigne ces feuilles errantes, dépositaires, vraies ou infidèles, des malheurs, des folies, & des projets des hommes. J'ignore & veux ignorer si Bellone désole la terre, &

cette suite d'événemens qui naissent des passions humaines. Il nous faut une occupation, une chimère, un objet quelconque qui exerce l'activité de notre pensée. La miennie est l'étude de la nature; la plante qui naît, croît, s'élève, se reproduit; la fleur qui se colore, s'épanouit, se fane & se disperse aux pieds de sa tige flétrie. La formation de ces montagnes qui tiennent dans leur sein l'eau des fontaines, la source des fleuves & le trésor des métaux, sont les objets d'une curiosité pour un moment apaisée & jamais satisfaite. Votre projet & celui de ma sœur sont la résolution précipitée de deux êtres nouvellement unis, espérant que leur cœur inépuisable fournira de reste à leur félicité; mais lorsque le calme de l'habitude aura pris la place de ces transports si doux & si passagers, que ferez-vous d'un homme étranger sur ce globe, qui

vit avec deux familles de payfans ?
 D'ailleurs vos biens seroient très-mal
 placés dans mes mains économes &
 non industrieuses ; & quelque révo-
 lution que vous supposiez dans les
 goûts de ma sœur, il lui restera tou-
 jours cet amour de l'aïfance, qui,
 plus qu'on ne croit, ressemble au
 luxe. Un point plus important, &
 même une considération sacrée, est de
 faire réhabiliter la mémoire de mon
 père ; mais qui portera le flambeau
 de la vérité sur le marchepied du
 trône ? Quelles sont les erreurs qu'on
 répare ? Le glaive de la justice est
 suspendu sur votre tête. Ma sœur,
 hélas ! a perdu le droit de se nom-
 mer ; mon air gauche, ma singularité
 m'interdisent l'accès de la faveur qui
 aide ou protège. Nos moyens bornés
 nous permettent-ils ces déplacemens
 dispendieux ? Dans un siècle & chez
 une nation où il faut tout acheter, jus-
 qu'à l'éloquence, que ferons-nous ?

des plaines sanglantes où les hommes vidoient leurs querelles ; il fallut cependant lui apprendre que ce que nous appelons l'histoire , n'est guères autre chose que l'image défolante des hommes égorgés , ou l'image révoltante du vice triomphant. Il lui parla ensuite des sciences & des beaux arts ; des sciences , pour lui révéler qu'elles avoient été rarement utiles , mais presque toujours le prétexte de l'orgueil , de la discorde ; des beaux arts , pour lui dépeindre leur charme consolateur. L'homme leur doit de commander sur ce globe ; ce sont eux qui lui ont affujetti les êtres qui le partagent avec lui. Ctésiphon plaisantoit nos ayeux qui s'étoient tourmentés pour apprendre à leurs élèves la morale , renfermée toute entière dans le manuel d'Épictète ; la logique , que fait tout esprit juste ; la métaphysique , qui ne convient qu'aux esprits faux ;

&c

& la physique qu'ils n'ont jamais vue, puisque, malgré les rapides progrès de notre siècle, l'histoire naturelle est encore au berceau... Il eût bien voulu lui dire un mot des belles-lettres, mais il craignit que leur féduction ne l'entraînât, & qu'après avoir parcouru les productions enchanteuses de tant d'esprits délicats, le langage de la raison ne lui parût trop austère. Il lui déroba plus soigneusement encore la connoissance des intéressantes fictions que nous devons aux La Fayette, aux Tencins, aux Riccoboni, aux Beauharnois &c.

Lorsque Lise eut successivement classé dans sa brillante mémoire ces diverses sortes de connoissances, Ctesiphon lui nomma les hommes distingués, qui dans ce moment enseignoient le genre humain ; & comme il avoit meublé son cabinet de leurs portraits, il attacha au bas une notice

succincte des bienfaits qu'ils laissent à la terre. Il y en avoit qui étoient si connus qu'il n'avoit mis que leurs noms, disant à son élève qu'il n'étoit pas permis d'ignorer ce que c'étoit que Buffon, Zimmerman, Bonnet, Lichtenberg, Saussure, Botta, &c.

Ces leçons étoient entremêlées de travaux champêtres. Quelquefois ils devoient l'aurore pour admirer le spectacle éclatant du soleil s'élançant dans sa carrière ; les oiseaux saluant le dieu du jour ; les troupeaux regagnant les pâturages que la rosée du ciel avoit assaisonnés ; le chemin de la ville couvert des richesses de la terre. D'autres fois ils choisissent ces jours brûlans où l'air soulève à peine une vaste nuée, qui renferme dans son sein le tonnerre, la grêle & le déluge. Déjà un bruit sourd se fait entendre, des feux rapides parcourent l'horizon ; le vent s'élève, les

troupeaux avertis avoisinent le bord des forêts, les coups redoublés rétentissent dans les campagnes; le ciel est en feu, Life & Ctésiphon, sans craintes & sans alarmes, fixent la flèche salutaire qu'ils ont dirigée dans les nuages, & ils voient le fluide électrique s'attacher au fil préservateur & aller se perdre dans le précipice que leurs mains lui ont creusé. Plus souvent, lorsque le soleil est prêt à aller consoler un autre hémisphère, ils alloient le soir sur les bords de l'onde respirer un air frais; & après avoir vu le laboureur récompensé conduire sa moisson, & le spectacle toujours nouveau, quoique cent fois dépeint, d'une belle soirée d'été, ils récapituloient ensemble les études de la journée & regagnoient la maison à pas lents, pour prolonger encore des entretiens, toujours trop tôt interrompus au gré de leurs desirs. Ces jours utiles se terminoient par le

bonheur de retrouver les familles laborieuses de Charles & de Henri. Alors, il n'étoit plus question de méditations. Chacun contoit ce qu'il avoit appris. Souvent tout le monde parloit à-la-fois. Qu'est-ce qui donne les vrais amusemens ? C'est l'innocence & la gaieté. O sources inépuisables du bonheur, pourquoi ne coulez-vous que dans les campagnes (*) ?

(*) Ce récit dans lequel Ctésiphon se loue & se blâme alternativement, en se & abaisse son style, est fondé sur un fait connu de beaucoup de personnes.

54655881

3p. 200c

dans les acceptions les plus diverses par des écrivains célèbres, il existe un grand nombre d'autorités pour & contre toutes les significations qu'on peut leur donner; je connois cinq manières de déterminer la vraie valeur d'un mot vague;

L'usage le plus vulgairement reçu & constaté par les dictionnaires.

L'étimologie & la comparaison du mot incertain.

Le sens naturel que doit lui donner la phrase où il est encadré.

L'exemple des écrivains les plus estimés.

Enfin la doctrine de l'auteur qui s'en est servi dans l'occasion où il s'agit de l'interpréter. — J'aurai difficilement tort, si ces cinq examens me donnent raison.

J'ouvre le Dictionnaire d'Adelung, cet oracle de la langue allemande, & je trouve :
genuss JOUISSANCE *geniessen* JOUIR &c. &c.

turné en dérision, & le bon Zurichois est convenu lui-même depuis, disent du moins les amis, que les yeux avoient été faussés.

Je ne connois point M. Lavater, ajoute M. B. de W. j'ignore ses principes & ses dogmes . . . c'est précisément à cause de cela que, connoissant les miens, & n'ignorant pas que je n'écrivis jamais sur ce que je n'avois point étudié avec soin, M. Briffot de Warville auroit dû me supposer de bonnes & même d'importantes raisons pour avoir publié sur M. Lavater soixante pages, dont je ne pouvois assurément attendre aucune moisson d'amour propre, que je devois évidemment, non pas à la France où je n'avois pas besoin d'être entendu, parceque les folies de M. Lavater n'y ont & n'y auroient jamais aucune influence; mais à la seule Allemagne, où les détails étoient inutiles, parcequ'ils y sont connus jusqu'à la satiété, & qu'il s'agissoit uniquement de faire lire à des hommes, ou peut-être à un homme,







1

